L'HONNÊTE
CRIMINEL,
OU
L'AMOUR FILIAL,
DRAME

En cinq Actes & en vers.

L'HONNÊTE CRIMINEL,

OU

L'AMOUR FILIAL,

DRAME

En cinq Actes & en vers.

PAR

M. FENOUILLOT DE FALBAIRE.

Illi solatium est pro honesto dura tolerare, & ad causam à patientiâ respicit.

SENEC. *De Providentiâ.*

SECONDE ÉDITION,

Revue, corrigée, & augmentée de l'Histoire du Héros de la Pièce.

A AMSTERDAM,

Et se trouve

A PARIS,

Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Poupée, à l'Image Saint-Joseph.

M. DCC. LXVIII.

A MONSIEUR

TRUDAINE

DE MONTIGNI,

Conseiller d'Etat, Intendant des Finances, & Honoraire de l'Académie des Sciences,

MONSIEUR,

DEPUIS que vous avez permis que cet essai parût sous vos auspices, comme un tribut de ma reconnoissance pour les bontés dont vous honorez ma famille, quels nouveaux droits n'avez-vous pas acquis sur l'hommage que je vous fais? Ce n'est plus une dette domestique dont je viens m'acquitter: c'est un devoir personnel & public que m'impose non-seulement le vif intérêt

que vous daignez prendre à ce Drame, mais sur-tout la protection active & généreuse que vous accordez à celui qui en est le Héros. Ma reconnoissance & la sienne se partagent entre vous, Monsieur, & une personne illustre, en qui l'amour des Lettres, le commerce des arts & la culture des talens sont comme autant de vertus, par les fruits qu'on leur voit produire, & par les actes de bienfaisance qu'ils lui inspirent tous les jours. Ces goûts, ces sentimens, cette façon si noble de penser & d'agir vous sont communs avec elle; & à ces titres vous vous rendez cher à tous ceux qui cultivent les Lettres, & qui aiment l'humanité. Je suis avec un profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

FENOUILLOT DE FALBAIRE.

PRÉFACE.

QUAND j'ai composé ce Drame, la beauté du trait qui en est la base & que j'avois puisé dans la Poétique de M. Marmontel, m'a soutenu dans mon travail. Je savois que l'action étoit vraie, qu'elle s'étoit passée de nos jours, chez nous-mêmes; & c'en étoit assez pour croire qu'elle intéresseroit mes concitoyens. Mais je ne savois pas que celui qui l'avoit faite existoit encore ; que c'étoit la vertu vivante que je tirois de l'obscurité d'un attelier pour la mettre sur le théatre, & que cet Ouvrage, après avoir attendri toutes les ames sensibles, procureroit aux ames bienfaisantes la douceur d'en pouvoir récompenser le Héros. Voici son Histoire, plus importante sans doute à l'humanité qu'elle honore, que l'Histoire de tant de Conquérans qui n'en ont été que la terreur & le fléau.

Jean Fabre est né à Nîmes de parens Protestans, honnêtes & vertueux. Son père, que l'âge commençoit à affoiblir, quitta dès l'an

1743 le commerce de Draperie, pour vivre ſur le fond modique qu'il s'étoit fait par ſon travail. Le jeune Fabre à peine âgé de quatorze ans, ne put alors ſoutenir le commerce de ſon père : mais en 1752 s'étant aſſocié avec un ami, il établit une Fabrique de bas de ſoie, à laquelle il travailla pendant quatre ans avec ſuccès. Son induſtrie lui promettoit, & lui eût aſſûré les moyens de faire à ſes parens un ſort plus doux dans leur vieilleſſe ; & l'amour, qui partageoit avec la nature cette ame ſenſible, alloit achever ſon bonheur, lorſque l'héroïſme de la piété filiale le précipita dans un abîme où toutes ſes eſpérances ſemblerent ſe perdre pour jamais.

Le premier Janvier 1756, une aſſemblée de Religionnaires devoit ſe tenir aux environs de Nîmes ; & Fabre le père s'y rendit avec ſon fils. Mais l'aſſemblée ſe diſſipa à la vue d'un détachement qui s'avançoit. Le jeune Fabre qui, avant le péril, s'étoit éloigné de ſon père, quitta ſes amis pour aller le rejoindre. Il le trouva ſur le grand chemin avec le ſieur Turge, & s'étant apperçu qu'on les pourſuivoit, il prit la fuite à-travers la

campagne, en les exhortant à le ſuivre. Il étoit déja lui-même hors de danger quand il vit que l'âge, la frayeur, la difficulté des chemins avoient mis ſon père dans l'impuiſſance de s'échapper, & qu'il étoit tombé avec ſon compagnon entre les mains du détachement. Revenant alors ſur ſes pas, il s'élance au milieu des Soldats, & les conjure de le recevoir à la place de ſon père. Celui-ci s'oppoſoit à cette action généreuſe, & s'écrioit qu'il ne vouloit point ſacrifier les plus belles années de ſon fils aux foibles reſtes de la vie d'un vieillard prêt à mourir. Ce combat touchant de l'amour paternel & de la piété filiale avoit jetté les Soldats dans un étonnement mêlé d'admiration & de reſpect; ils s'attendrirent; ils auroient voulu les dégager tous les deux, mais l'ordre qu'ils avoient reçu ne leur permettant pas de le faire, les inſtances du fils déciderent leur choix. Ils l'emmenerent; & le père qui ſe précipitant pluſieurs fois dans leurs rangs, en avoit toujours été repouſſé par ſon fils, fut enfin laiſſé en arriere, au déſeſpoir d'être vaincu dans un combat où l'opprobre & l'eſcla-

vage devoient être le prix du vainqueur.

Le jeune Fabre en effet, après avoir langui plus de deux mois dans les prisons, fut condamné avec le sieur Turge aux Galeres perpétuelles par Jugement du 12 Mars 1756, & ils y furent menés ensemble. Qu'on se représente tout ce qui se passa dans l'ame du malheureux jeune homme, lorsqu'arrivé à Toulon, il fallut entrer dans le fatal vaisseau, & prendre l'ignominieux uniforme des scélérats qui l'habitent. Le souvenir d'un père, d'une mère accablés par le poids de l'infortune, & de qui la vieillesse demeuroit sans appui, l'image d'une amante adorée & perdue pour jamais, la misere, l'opprobre mille fois plus horrible que la misere : telle fut pendant sept ans la situation de mon Héros.

Cependant l'état de ses parens étoit aussi déplorable. Ces infortunés vieillards abîmés dans la douleur, forcés de se retrancher une partie de leur propre subsistance, pour subvenir aux besoins du malheureux qui languissoit dans les fers, tomberent l'un & l'autre dans une maladie qui les mit au bord du tombeau. Leur fils fut un long espace de tems

ſans recevoir de leurs nouvelles ; & ſon incertitude ſur leur ſort, plus cruelle encore que tous ſes maux, acheva d'y mettre le comble.

Ce ne fut qu'en 1762 que le Miniſtre bienfaiſant, qui étoit chargé alors du Département de la Marine, fut inſtruit du malheur de Fabre, & qu'il en apprit la cauſe honorable. Son ame faite pour ſentir & pour apprécier les grandes actions, fut vivement frappée de celle-ci. Il ſe hâta de briſer des fers qui ne rendoient que plus reſpectable celui qui les portoit : les ordres du Roi furent expédiés le 13 Mai 1762, & le 22 le ſieur Fabre reçut à Toulon un Brevet de congé.

Il fut donc enfin rendu à ſa famille, & revint, après ſept ans d'eſclavage, recevoir dans les embraſſemens de ſon père, le prix de ſon ſacrifice & de ſa vertu. Au charme de la liberté qu'il recouvroit, ſe joignit la ſenſible joie de la voir partager à ſon compagnon d'infortune, qui fut même réhabilité deux mois après. Si juſqu'à préſent le ſieur Fabre n'a pas obtenu la même grace, c'eſt ſans doute parce que l'action qui la mérite n'étoit pas aſſez connue.

La récompenſe d'un cœur ſi tendre, ſi généreux, ne pouvoit ſe trouver que dans un cœur digne de lui, & ſon amante lui gardoit le ſien. C'étoit une jeune parente que Fabre adoroit, & dont il alloit devenir l'époux, lorſqu'il avoit pris les chaînes de ſon père. Bel exemple à méditer pour ceux qui prétendent que l'amour affoiblit l'ame, & la rend incapable des grands efforts du courage & de la vertu! L'amante de mon Héros lui étoit toujours demeurée fidelle: elle avoit long-tems refuſé tous les partis qui s'étoient offerts; enfin la volonté de ſes parens venoit de la déterminer à un engagement avantageux, quand Fabre fut mis en liberté. Elle treſſaillit à cette nouvelle, & ſon cœur revola vers ſes premiers liens. Elle eut le courage d'aller ouvrir ſon ame à celui qu'elle étoit prête d'épouſer; & cet homme généreux devint le protecteur de ſon rival préféré. Depuis quatre ans, Fabre s'eſt uni avec cette vertueuſe compagne, & elle lui a déja donné deux enfans: quel préſent, s'ils ſont dignes de leur père! Il eſt actuellement établi à Gange, où il s'eſt formé de nouveau une petite Fabrique de bas

de ſoie. Son père, dont les jours ſembloient n'avoir été prolongés que pour le voir dégagé de ſes fers, eſt mort quelque tems après, âgé de plus de quatre-vingts ans, & ſa mere eſt vivante. Puiſſe-t-elle, à la lecture de ce récit, preſſer encore contre ſon ſein le fils généreux qui en eſt l'objet, & le baignant de larmes de joie, ſe glorifier long-tems dans ſes bras de lui avoir donné le jour!

Voilà l'Hiſtoire exacte du Héros de ma Pièce. J'ai les preuves authentiques de tous les faits que je viens de rapporter; & le certificat même du Sergent qui conſentit à recevoir le fils à la place du père, eſt dans les mains d'une Princeſſe généreuſe, qui a bien voulu s'occuper du ſoin de procurer ce témoignage à la vertu. Le Public ſera ſans doute auſſi ſurpris que je l'ai été moi-même de voir que les circonſtances que je croyois imaginer pour rendre l'action de ma Pièce le plus intéreſſante qu'il étoit poſſible, ſe trouvent preſque toutes conformes à la vérité. C'eſt-là ſur-tout qu'on s'applaudit d'avoir deviné la nature, & de n'avoir fait que la peindre en s'efforçant de l'embellir.

Si ce Drame a quelques défauts de moins dans cette ſeconde Edition, je le dois aux conſeils de l'Ecrivain célebre qui m'en avoit fourni le ſujet. La reconnoiſſance eſt bien douce, quand celui qui en eſt l'objet, l'eſt en même tems de notre admiration & de notre eſtime, ſentimens qui ſont dûs à M. Marmontel par quiconque eſt l'ami de l'humanité & des Lettres, & qu'avant d'être le ſien, je partageois déja avec toute l'Europe éclairée.

Je ſais combien mon Ouvrage eſt encore imparfait; mais il me ſera toujours infiniment cher, s'il a des effets utiles pour l'homme de bien que j'y ai célébré! il m'importe peu d'avoir fait ou non une bonne Pièce, pourvu qu'à l'occaſion de ma Pièce il ſe faſſe de bonnes actions en faveur de mon Héros; & que ſes compatriotes qui l'honorent, les étrangers qui l'admirent, enfin toutes les ames ſenſibles & généreuſes ſe diſputent la gloire de le mettre en état de finir doucement les reſtes d'une vie dont les plus belles années ſe ſont paſſées dans les horreurs d'un eſclavage volontaire, & dans les plus cruelles épreuves de la vertu.

L'HONNÊTE

L'HONNÊTE CRIMINEL,

OU

L'AMOUR FILIAL.

DRAME

En cinq Actes & en vers.

PERSONNAGES.

Le Comte d'ANPLACE, Commandant des Galères.

CÉCILE, veuve de M. d'Orfeuil, riche Négociant.

ANDRÉ, galérien.

M. d'OLBAN.

AMÉLIE, amie de Cécile.

LISIMON, vieillard.

LA BRIE, laquais du Comte.

PICARD, laquais de Cécile.

Autre laquais de Cécile.

La Scène est à Toulon sur le bord de la Mer.

H. Gravelot del. N. de Launay Sculp. 1767.

Moderez vos transports, vous ne me devez rien:
On travaille pour soi lorsque l'on fait le bien.

Act. 1. Sc. 4.

L'HONNÊTE CRIMINEL, OU L'AMOUR FILIAL.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente la Mer dans le fond, avec la partie d'une Galere dont le reste est caché. On voit à gauche la maison où logent Cécile & Amélie, & à droite celle du Commandant.

SCENE PREMIERE.

ANDRÉ *seul sur le rivage.*

LA mer paroît tranquille, & le ciel sans nuage
Promet aux matelots un jour exempt d'orage.....
Pour moi seul sur la terre il n'est plus de beaux jours:
J'ai tout perdu; l'espoir m'est ravi pour toujours.
Dieu qui vois mes tourmens, tu sais si j'en murmure,

Si cette chaîne pèse à mon cœur innocent!
J'aime à sentir son poids. La vertu, la nature
Répandent sur mes maux un charme consolant.
Non, ce n'est pas sur moi, c'est sur vous que je
pleure,
O père infortuné! vous dont jusqu'à cette heure
J'ignore le destin..... sans doute il est affreux.
Pauvre, errant, fugitif, mon père malheureux
Traîne en quelque désert sa languissante vie.....
Ou bien dans l'amertume il l'a déja finie.
Oui, depuis que je suis enchaîné sur ce bord,
S'il n'eût pas succombé sous ses peines cruelles,
Sans doute j'aurois eu de lui quelques nouvelles:
Mais mon père n'est plus, mon pauvre père est
mort!
Que fait donc à présent ma déplorable mère?
Assise sur sa tombe, exposée au mépris,
Sans appui, sans secours, au sein de la misère,
Peut-être en ce moment elle appelle son fils.
Elle l'appelle en vain!... ô regrets! ô tendresse!
Quelle main prendra soin de sa triste vieillesse?
Si j'étois sûr au moins de lui faire tenir
Le peu d'argent qu'ici, depuis mon esclavage,
J'ai par un long travail gagné sur ce rivage!...
A qui m'adresserai-je, & comment parvenir?...
En la compassion les malheureux esperent,
Mais au bruit de nos fers la pitié semble fuir;
A notre approche, hélas! tous les cœurs se resserrent,

Et ſe font un devoir de ne pas s'attendrir !
Eſſayons cependant ſi quelques mains fidelles
Daigneront . . . .

SCENE II.

Le Comte d'ANPLACE, LA BRIE, ANDRÉ.

LE COMTE *à ſon laquais.*

AUſſi-tôt qu'il ſera jour chez elles ;
Viens m'avertir.

(*A André.*)

Et toi retourne ſur ton bord,
Tu ne peux aujourd'hui travailler ſur le port :
De la Marine ici j'attends les Commiſſaires.

ANDRÉ *à La Brie à part.*

J'aurois un mot à dire.

LA BRIE *à André à part.*

Il a beaucoup d'affaires.

LE COMTE.

Quoi ! Madame d'Orfeuil ! j'en reſte confondu.
Elle, avec Amélie ? . . . as-tu bien entendu,
La Brie, & ſe peut-il ? . . . .

LA BRIE *au Comte.*

Oui, c'eſt bien elle-même ;
Arrivant de Paris.

LE COMTE.

Bonheur inattendu!
Jour fortuné! je vais revoir tout ce que j'aime.

ANDRÉ *à part.*

S'ils respirent encor, ce peu d'argent, hélas!
Pourra les soulager dans leur misère extrême.
Approchons.

LA BRIE *à André.*

Tu vois bien qu'il se parle tout bas.
Attends.

LE COMTE *à part.*

Oncle inhumain! c'est son orgueil barbare
Qui seul, tant qu'il vivra, nous retient, nous sépare!

LA BRIE *à André.*

Dans un autre moment il t'auroit écouté.

LE COMTE *à part.*

Et qu'importent des noms au bonheur de la vie?
Quoi! l'on me soutiendra que je me mésallie
En épousant les mœurs, la vertu, la beauté!
Ah! l'orgueil n'inventa la vaine qualité
Que pour y suppléer, & la mettre à leur place!

LA BRIE *au Comte.*

Monsieur, le pauvre André vous demande une grace;
Il voudroit vous parler, mais il ne l'ose pas.

LE COMTE *à André.*

Pourquoi donc, mon ami? parle avec confiance.
Tu sais, malgré ton sort, que de toi je fais cas;
J'aime à te l'adoucir, & ta crainte m'offense.

Il eſt vrai qu'à préſent je ſuis fort occupé.

(*A La Brie.*)

Mais à leurs gens, dis-moi, n'eſt-il rien échappé?

Font-elles à Toulon quelque ſéjour ?

LA BRIE *au Comte.*

On doute

Qu'elles y ſoient long-tems. Elles vont dans l'Aunis.

ANDRÉ *à part.*

O Dieu ! s'il étoit vrai !

LA BRIE *au Comte.*

C'eſt, dit-on, le pays

De Madame d'Orfeuil.

ANDRÉ *à part.*

Et c'eſt le mien.

LE COMTE *à La Brie.*

Ecoute,

Il n'eſt plus trop matin, va voir.... mais les voici.

Dieu ! comment modérer les tranſports de mon ame?

ANDRÉ *à part.*

Eh bien, je les prierai, je viendrai.....

LE COMTE *à André.*

Mon ami,

(*A La Brie & à André.*)

Demain, un autre jour. Laiſſez-nous.

SCENE III.

LE COMTE, CÉCILE, AMÉLIE.

LE COMTE, *en baisant la main de Cécile.*

AH! Madame,
Que ne vous dois je point, & quels remercimens
Pourront... l'expression manque à mes sentimens.
C'est donc vous que je vois, c'est vous, belle Amélie!
A vos genoux enfin je puis.....

AMÉLIE *se jettant au cou de Cécile.*

O mon amie!
Cachez dans votre sein mon trouble & ma rougeur.

CÉCILE.

Pourquoi voudriez vous lui cacher son bonheur?
De tous les sentimens qu'inspire la nature,
L'amour est le plus beau, quand la vertu l'épure.

AMÉLIE.

Puisque vous l'approuvez, qu'il lise dans mon cœur:
Vous faites plus pour moi qu'une sœur, qu'une mère.
Indulgente, attentive à tous mes vœux, hélas!
Vos généreuses mains.....

CÉCILE.

Y pensez-vous, ma chère?
Eh quoi! vous me louez! ne nous aimons-nous pas?

(*Au Comte.*)

Tout eſt dit. C'eſt pour vous que j'ai fait ce voyage.

AMÉLIE.

Qui, moi? qu'avec le Comte à préſent je m'engage?
Sans fortune, ſans nom? par d'imprudens liens
Je le ferois encor déshériter des ſiens?
Non, de grace.....

LE COMTE *à Amélie.*

Madame, il n'eſt point d'avantage
Que je ne ſacrifie au bonheur d'être à vous.
Mais ſans bien vous ferai-je un deſtin aſſez doux?
Pardonnez cette crainte à l'amour le plus tendre!
Mon oncle eſt vieux, peut être il vaudroit mieux attendre.

CÉCILE.

Parens durs & cruels qui nous tyranniſez,
Vous en voyez le prix! Trouvez-vous donc des charmes
A ſécher par avance, à prévenir les larmes
Dont vos tombeaux un jour devoient être arroſés!
(*Au Comte.*)
Monſieur, vous n'attendrez le trépas de perſonne.
Je dote mon amie, & s'il faut dire plus,
Je dote ma fille.

(*Au Comte.*)

Oui, mes droits vous ſont connus;
Mon cœur en eſt jaloux, & le ſien me les donne.

AMÉLIE.

Que faire pour répondre à de si grands bienfaits?

CÉCILE.

Rien que les accepter, & n'en parler jamais.

AMÉLIE.

Non, l'honneur, le devoir me défend l'un & l'autre.
C'est à mon amitié de modérer la vôtre;
D'en arrêter l'excès, sans jamais l'oublier,
De refuser vos dons & de les publier.
Je ne recevrai point . . . . .

CÉCILE.

Arrêtez, Amélie;
Songez que vos refus blesseroient votre amie.
Hâtons-nous d'assurer votre félicité.

(*A part.*)

Vous savez que bientôt... Hélas! trop-tôt peut-être!
Il faudra que j'engage aussi ma liberté.
Mais avant de la perdre entre les bras d'un maître,
Je veux, selon mon cœur, en jouir une fois,
Et la faire servir au bonheur de tous trois.

AMÉLIE.

Trop généreuse amie!

LE COMTE.

O femme incomparable!
Sexe toujours charmant, & souvent adorable!

(*Ils prennent chacun une main de Cécile, & la baisent avec transport.*)

CÉCILE.

Modérez ces transports, vous ne me devez rien:
On travaille pour soi lorsque l'on fait le bien.
Aimez-vous, aimez-moi; c'est le prix qu'ose
attendre.....

SCENE IV.

LE COMTE, CÉCILE, AMÉLIE, LA BRIE.

LA BRIE.

ILs arrivent, Monsieur; ils viennent de descendre
Au logis que pour eux on a fait préparer.

LE COMTE *à Cécile & à Amélie.*

De vous quelques momens il faut me séparer;
Vous me le permettez. Ce sont des Commissaires
Envoyés par la Cour. Je ne tarderai guères.

(*A Cécile, en baisant la main d'Amélie.*)

Adieu, belle Amélie! Ah! Madame, croyez
Qu'à jamais tous les deux nous sommes à vos pieds.

SCENE V.

CÉCILE, AMÉLIE.

AMÉLIE.

EH quoi ! vous ſoupirez ! toujours triſte, rêveuſe,
Vous faites mon bonheur, & n'êtes pas heureuſe ?
Vous avez des chagrins que vous voulez cacher.
Et pourquoi dans mon ſein ne les pas épancher ?
N'eſt-ce que par des dons qu'on prouve ſa tendreſſe ?
Ah ! c'eſt votre douleur, & non votre richeſſe
Que ma vive amitié demande à partager.

CÉCILE.

Quand le cœur s'attendrit, il paroît s'affliger.
Témoin de votre amour, ma chère, à cette vue,
(Pour le cacher, hélas ! j'ai fait de vains efforts.)
Mes ſens ſe ſont troublés, mon ame s'eſt émue.
Ah ! je ne goûterai jamais ces doux tranſports.
Par des devoirs cruels en tout tems entraînée,
Je fus à l'infortune en naiſſant condamnée.

AMÉLIE.

Mais ſi Monſieur d'Olban n'eſt pas de votre goût,
Si vous ne l'aimez point, qui vous force après tout
A l'épouſer ? De vous n'êtes-vous pas maîtreſſe ?

CÉCILE.

Je ne ſais : je voudrois remplir les derniers vœux
D'un époux qui pour moi montra tant de tendreſſe.
Au moment où ſa mort alloit briſer nos nœuds,
« De mes biens, me dit-il, je vous fais héritière :
» J'ai pourtant un neveu ; mais, Cécile, j'eſpere
» Que peut-être à ſon ſort uniſſant vos deſtins,
» Vous lui rendrez ces biens que je laiſſe en vos
» mains.
» Puiſſe mon cher d'Olban vous aimer & vous
» plaire ! »

AMÉLIE.

Mais à vous plaire enfin s'il n'eſt point parvenu ;
Si pour lui votre cœur ne ſe ſent prévenu,
Vous n'êtes engagée à rien, la choſe eſt claire.
Il eſt riche d'ailleurs.

CÉCILE.

Riche ? il eſt en procès.
Sa fortune eſt douteuſe, & dépend du ſuccès.
Il a des ennemis.

AMÉLIE.

Oui, ſa franchiſe auſtère
Révolte trop ſouvent en ne déguiſant rien.

CÉCILE.

Je ne hais pourtant pas en lui ce caractère.
S'il n'eſt homme du monde, il eſt homme de bien ;
Je l'eſtime, & peut-être un ſentiment plus tendre

M'eût-il enfin ſans peine engagée à l'entendre,
Si mon cœur eût été libre comme le ſien.

AMÉLIE.

Quoi ! vous tenez encore à ce premier lien?
Et la mort d'un époux .....

CÉCILE.

Ceſſe de t'y méprendre,
Amélie, & connois l'objet de ma douleur.
Quand j'épouſai d'Orfeuil, la volonté d'un père
Me fit de cet hymen un malheur néceſſaire.
On ne donna ma main qu'en déchirant mon cœur.

AMÉLIE.

Voilà donc le ſujet de la mélancolie
Dont le ſombre nuage obſcurcit vos beaux jours.
Peut-être d'autres feux votre ame alors remplie.....

CÉCILE.

Ils ne ſont pas éteints, & j'en brûle toujours.
Quand on aime une fois, n'eſt-ce pas pour la vie?
Je ne ſuis point coupable. Hélas! par mes parens
Cet amour malheureux fut approuvé long-tems.
Une Religion proſcrite par le Prince,
En deux partis encor diviſe ma Province.
De la ſecte un Miniſtre, appellé Liſimon,
Demeuroit avec nous dans la même maiſon.
Imprudent au déſert il inſtruiſoit ſes frères.
Attaché par malheur à des erreurs trop chères,
S'il n'eût eu des vertus, hélas! qu'aurions-nous fait?

Un homme fastueux qui, dans notre patrie,
De mon père long-tems occupa l'industrie,
Lui fit perdre en mourant tout ce qu'il lui devoit.
J'étois bien jeune alors. Réduite à la misère,
Ma mère étoit en pleurs. J'étois sur ses genoux,
Et je pleurois aussi de voir pleurer ma mère.
Mon père seul, debout, l'œil attaché sur nous,
Gardoit, en nous fixant, un silence farouche.
Pas un mot, un soupir n'échappoit de sa bouche:
On eût dit qu'il avoit perdu le sentiment,
Quand Lisimon entra. « J'apprends en ce moment
» Vos malheurs, lui dit-il: consolez-vous, mon
» frère,
» Car vous l'êtes encore: enfans du même père,
» A nous aider l'un l'autre il nous daigne inviter;
» Nous l'aimons, il nous aime; il faut donc
» l'imiter.
» Je viens pour vous offrir ce que la Providence
» A mis en mon pouvoir, un asyle & des soins:
» Venez chez moi. Mon sort est loin de l'opulence;
» Mais je peux quelque tems fournir à vos besoins,
» Et nous partagerons le peu que je possede,
» Jusqu'à ce qu'à vos maux trouvant quelque re-
» mède,
» En votre ancien état on vous ait rétablis ».
En finissant ces mots, qui m'ont été depuis
Répétés tant de fois, ses lèvres me sourirent;
Il me prit par la main & m'emmena chez lui,

Où mon père & ma mère en pleurant nous ſuivirent.

AMÉLIE.

Ce que vous dites là me paroît inoui.
Tant de vertu m'étonne. Achevez, je vous prie,
Un récit, qui déja m'a ſi fort attendrie.
Que votre état, Cécile, étoit triſte & touchant!
Parlez ; que fit enfin cet homme reſpectable ?

CÉCILE.

Quoiqu'il fût pauvre auſſi ; bienfaiſant, charitable,
Hélas ! il ſoulagea nos maux en les cachant.
Il fit ſecrettement une quête abondante,
Qui pour tout réparer fut plus que ſuffiſante.
Mais de nos bienfaiteurs ne nous ſéparant plus,
Nous ne fîmes dès-lors qu'une même famille,
Et Liſimon ſembla m'adopter pour ſa fille.
Tandis que mes parens, à l'ouvrage aſſidus,
Travailloient l'un & l'autre, & par reconnoiſſance
Tâchoient d'entretenir leurs hôtes dans l'aiſance ;
Liſimon m'élevoit avec le jeune André.
C'eſt ainſi qu'on nommoit ſon fils, qui de mon âge.....

AMÉLIE.

J'entends. Un doux penchant.....

CÉCILE.

Fut le fatal ouvrage,
Du tems qui dans nos cœurs le forma par degré.

Le

Le miniſtre entre nous partageoit ſa tendreſſe.
Il n'étoit qu'un ſeul point où ſa délicateſſe
De m'inſtruire à ma mère avoit laiſſé l'emploi,
En ſuivant ſes erreurs, il reſpectoit ma foi.
L'amitié, qui d'abord uniſſoit notre enfance,
S'accrut avec les ans & fit place à l'amour.
On approuvoit nos feux, & pour cette alliance
Nos parens de concert avoient fixé le jour,
Quand un ſoudain trépas nous enleva ma mère.
O mon Dieu! s'il eſt vrai que réprouvé du Ciel
Cet hymen à tes yeux ait paru criminel,
N'étoit-ce qu'en frappant une tête ſi chère,
Que tu pouvois, hélas! rompre ces triſtes nœuds?
Que ce coup fut cruel! Dans le fond de mon ame
La plaie en ſaigne encore, & rien jamais.....

SCENE VI.

CÉCILE, AMÉLIE, PICARD.

PICARD *à Cécile.*

MAdame,
Monſieur d'Olban arrive, & je viens en ces lieux
De voir un de ſes gens qui précede ſon Maître.

CÉCILE *à Picard.*

Que dis-tu?

PICARD.

Dans Toulon il est déja peut-être.

CÉCILE.

Quoi ! d'Olban ? quoi ! sitôt ? Son procès est fini,
Voici l'instant fatal, il faut prendre un parti ;
Le tems presse, il le faut. Rentrons, je suis tremblante,
Je ne sais que résoudre, & mon sort m'épouvante.

Fin du premier Acte.

Enchainé, confondu parmi des scélérats,
Je partage l'horreur et l'effroi qu'ils inspirent

Act. II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. d'OLBAN, le Comte d'ANPLACE.

LE COMTE *allant pour l'embrasser.*

OUI, le voilà lui-même..... Ah! c'eſt de tout mon cœur,
Mon cher & digne ami.....

D'OLBAN *ſe reculant.*

Votre ami? moi, Monſieur?
Non, je n'ai plus d'amis.

LE COMTE.

Que dis-tu? quel vertige?
Ne reconnois-tu pas?.....

D'OLBAN.

Je n'en ai plus, vous dis-je.
Je ſuis ruiné.

LE COMTE.

Vous?

D'OLBAN.

Ruiné tout-à-fait.
Il ne me reſte rien, mon déſaſtre eſt complet.

LE COMTE.

Quoi ! vous êtes jugé ? Votre affaire .....

D'OLBAN.

Est au diable.

LE COMTE.

Vous deviez en attendre un plus heureux succès.
Pour vous de ce procès le droit indubitable .....

D'OLBAN.

Et l'aurois-je perdu, s'il eût été mauvais ?
Que je suis malheureux ! j'aimai toujours les hommes.
Tout méchans qu'on les voit dans le siècle où nous sommes,
Je leur voulois du bien ; & de ce fol amour
Voilà quel est le prix & l'indigne retour !

LE COMTE.

Le coup est accablant ; mais la tendre Cécile
T'assure en ton naufrage un port sûr & tranquile.
Va, ne plains pas ton sort qui doit s'unir au sien ;
Elle a fait mon bonheur, peux-tu douter du tien ?

D'OLBAN.

Comment ?

LE COMTE *vivement.*

A mon amour elle accorde Amélie,
Et de ses biens en dot lui donne une partie.

D'OLBAN.

Il se fait donc encor quelque bonne action !

LE COMTE.

Ce jour verra ſans doute une double union.

D'OLBAN.

Mon ami, vous voulez que j'aime encor la vie.
Mais qui ſait après tout ? je ſuis ſi malheureux !
Peut-être que Cécile..... on vient, c'eſt ſon amie ;
Je vous quitte.

LE COMTE.

Et pourquoi ? quel motif à ſes yeux
Te fait .....

D'OLBAN.

De mon malheur gardez de lui rien dire.

LE COMTE.

Quoi ?

D'OLBAN.

Je veux que Cécile apprenne tout de moi.
Juſqu'au fond de ſon ame alors je ſaurai lire.
Je veux voir quel effet .....

LE COMTE.

Eh bien, éloigne-toi.
Elle viendra bientôt ; chez moi tu peux m'attendre ;
Et j'irai t'avertir.

SCÈNE II.

LE COMTE, AMÉLIE.

LE COMTE.

A L'ardeur de mes feux
Rien ne s'oppose plus, & l'amant le plus tendre
Va donc aussi, Madame, être le plus heureux.
Un nœud saint doit bientôt nous unir l'un à l'autre,
Et mon bonheur aura sa source dans le vôtre.

AMÉLIE.

Ah! Monsieur, ce bonheur que nous nous promettons,
Sera toujours pour moi bien mêlé d'amertume,
Tant que je verrai celle à qui nous le devons,
En proie à des chagrins dont l'excès la consume.

LE COMTE.

Et quel peut donc, Madame, en être le sujet?
Je vois que la fortune, ainsi que la nature,
Des plus rares bienfaits la comble sans mesure.

AMÉLIE.

Le sort sur tant de dons verse un poison secret.
Cécile de son cœur m'a confié la peine,
Votre ami s'est flatté d'une espérance vaine.

LE COMTE.

D'Olban?

AMÉLIE.

N'eſt point aimé. Dites-lui franchement,
Qu'il ne doit plus ſonger à cet engagement.
L'honnête-homme jamais ne peut trouver de charmes
A des nœuds qu'une femme arroſe de ſes larmes.
Dites-lui.....

LE COMTE.

Moi, Madame? Y penſez-vous, hélas!
Qu'au ſein de mon ami je porte le trépas?
Que dans le déſeſpoir je plonge un miſérable.....
Que peut-être déja trop d'infortune accable?
Ah! que m'apprenez-vous? elle ne l'aime pas!
Ciel! voilà le ſeul coup qui lui reſtoit à craindre.
O malheureux ami!

AMÉLIE.

Cécile eſt plus à plaindre.
Je la vois; laiſſez nous, & courez la ſervir.

LE COMTE *en s'en allant, tandis qu'Amélie va au-devant de Cécile.*

Non, cet ordre eſt cruel, je ne puis le remplir.

SCENE III.

AMÉLIE, CÉCILE.

CÉCILE.

Je le dois, je le veux, j'y ſuis déterminée,
Oui, je le ſuis enfin. Contre cet hyménée
Je ſens plus que jamais mon cœur ſe révolter.
Sur le don de ma main qu'il ceſſe de compter,
Je lui découvrirai les ſecrets de mon ame.
Il verra qu'attachée à ſa premiere flamme,
Par un charme plus fort que le tems & que moi,
Elle eſt, mon cher André, toujours pleine de toi!

(*A Amélie.*)

Ecoute juſqu'au bout le malheur de Cécile.
On craignit qu'à l'erreur mon cœur ne fût docile,
Et ma mère en mourant exigea d'un époux
Qu'il s'oppoſât lui-même à des liens ſi doux.
Hélas ! que pour tous trois cette loi fut cruelle !
Mais mon père en pleurant y demeura fidelle.
Il fallut nous quitter ; juge de nos adieux.
Voulant nous ſéparer, nous embraſſant encore....
Ce ſpectacle toujours eſt préſent à mes yeux,
Et nourrit dans mon cœur l'ennui qui le dévore.

AMÉLIE.

Que devinrent enfin ces hôtes si chéris?
En quels lieux . . . . .

CÉCILE.

Lisimon, son épouse & leur fils,
Dans un hameau voisin d'abord se retirerent,
Et du pays bientôt tout-à-fait s'éloignerent.
Vers ce tems-là d'Orfeuil, revenant de Cadix,
Passa par la Rochelle, & s'en vint chez mon père
Commander quelque ouvrage. Il m'y vit; je lui plus,
Quoique je fusse alors loin de songer à plaire.
On conclut mon hymen; & je m'y résolus,
Parce que je voyois toucher à la vieillesse
Mon père dont le sort allarmoit ma tendresse.
Mais de mon sacrifice, hélas! il jouit peu.
A peine il m'avoit vu former ce triste nœud,
Qu'allant dans le tombeau se réjoindre à ma mère,
Sans regrets dans mes bras il finit sa carrière.
Heureuse! si plutôt la mort tranchant mes jours,
De mes longues douleurs eût abrégé le cours!

AMÉLIE.

O femme vertueuse autant qu'infortunée!
Quel modèle accompli le Ciel nous offre en vous!
Toujours à votre sort soumise & résignée,
Vous n'en fites pas moins le bonheur de l'époux
A qui vous gémissiez de vous voir enchaînée.

CÉCILE.

Ah ! tu ne conçois pas quels tourmens j'ai soufferts;
Que l'hymen est affreux, quand détestant nos fers,
Martyres d'une chaîne, à des amans si douce,
Dans les bras d'un mari que notre cœur repousse,
Son amour nous accable, & qu'il faut par devoir
Feindre des sentimens que l'on ne peut avoir !
Oui, je puis l'attester, d'une femme sensible,
En des liens pareils, le destin est horrible ;
Et tout ce que pour nous la vertu fait alors,
C'est que dans cet enfer nous sommes sans remords.

AMÉLIE.

Et n'avez-vous depuis jamais eu de nouvelle
Du malheureux André, de ses dignes parens ?

CÉCILE.

Non. Puisse, hélas ! de Dieu la bonté paternelle
Avoir versé sur eux ses bienfaits les plus grands !
Puisses-tu, cher amant, moins tendre & plus tran-
quile,
Ne te plus souvenir de ta triste Cécile,
Et loin d'elle goûter ce repos, ce bonheur
Que jamais loin de toi ne trouvera mon cœur !

AMÉLIE.

Comment ? Vous ignorez.....

CÉCILE.

Ils ont changé d'asyle.
Quand mon époux vivoit, il ne convenoit pas

Que j'en fusse occupée, & depuis son trépas
Mes recherches, mes soins, tout devient inutile.
Non, je n'espere pas de jamais le revoir.
A de nouveaux liens si ma main se refuse,
Ne crois pas que ce soit dans ce frivole espoir,
Ni qu'à ce point, hélas! je me flatte & m'abuse.
Mais libre maintenant, n'obéissant qu'à moi,
Sans un crime réel puis-je engager ma foi,
Lorsqu'au pied des autels je sentirois mon ame,
Démentant mes sermens, brûler d'une autre flamme?
Non, d'Olban; c'en est fait, il n'y faut plus songer.
Par vertu, par devoir, par égard pour vous-même,
Je ne peux..... Le voici; qu'il vienne me juger,
Qu'il voie & qu'il prononce. Ah! s'il est vrai qu'il m'aime,
Répondre à ses desirs, ce seroit l'outrager.

SCENE IV.

CÉCILE, AMÉLIE, M. D'OLBAN.

D'OLBAN *à Cécile.*

Quoiqu'attiré vers vous par l'amour le plus tendre,
Madame, j'avourai que je ne comptois pas

Moi-même de si près suivre à Toulon vos pas!
Je vous revois plutôt que je n'osois l'attendre.

CÉCILE.

On a donc à la fin jugé votre procès,
Et vous nous en venez annoncer le succès.
Il est gagné sans doute.

D'OLBAN.

Il est perdu, Madame!

CÉCILE.

Il est perdu! Qu'entends-je?

D'OLBAN.

Epargnez à mon ame
Un détail révoltant.

CÉCILE.

Comment? vos ennemis
Ont pu .....

D'OLBAN.

Bon, aux méchans rien n'est jamais contraire,
Tout est pour eux.

CÉCILE.

Vos biens?

D'OLBAN.

Madame, il les ont pris,
Et m'ont laissé l'honneur dont ils n'avoient que faire.

Mes amis m'entouroient quand de ce jugement
On m'est venu porter la fatale nouvelle.
Aussitôt chacun d'eux m'embrasse tristement,
M'assûre de nouveau d'une amitié fidelle,
Crie à l'iniquité, plaint mon sort, & s'enfuit.
Je me suis éloigné. Qu'aurois-je fait? du bruit?

CÉCILE.

Ah! Monsieur, si l'on voit des gens durs, inflexibles,
Croyez qu'il est encor quelques ames sensibles,
Qui, des infortunés partageant les douleurs,
Recueillent leurs soupirs & tarissent leurs pleurs.
Dépouillé, méconnu par des hommes perfides,
Vous avez des amis, peut-être plus solides,
Qui se croiront heureux, si vous leur permettez....

D'OLBAN.

Madame, il est trop vrai, vous seule me restez.
Vous allez ou finir, ou combler ma misère.
Je ne vous dirai plus combien vous m'êtes chère
Vous le savez assez. Avant ce coup fatal,
Tandis qu'à votre sort le mien étoit égal,
Brûlant à vos genoux de l'amour le plus tendre,
Je briguois une main, à laquelle en mourant
Votre mari daigna m'ordonner de prétendre.
Ma fortune est changée, & je suis maintenant
Par un revers affreux réduit à l'indigence:
Mais le sort ne m'a point fait changer avec lui.

Comme autrefois je fus riche sans insolence,
Je saurai sans bassesse être pauvre aujourd'hui.
Je viens vous déclarer qu'ici mon infortune
Ne doit auprès de vous rien faire en ma faveur;
Car votre ame n'est pas de la trempe commune,
Et je ne vous veux point devoir à mon malheur.
Oubliez qu'un époux, dont vous étiez chérie,
Souhaita cet hymen en terminant sa vie;
Oubliez qu'avec vous j'en devois hériter;
Ce n'est que votre cœur qu'il vous faut consulter.
Gardez que la pitié sur-tout s'y fasse entendre,
Je n'en ai pas besoin. Si vous ne trouvez point
Dans le fond de votre ame un sentiment plus tendre;
Si l'amour à l'estime en effet ne s'y joint,
A vous, à votre main, Madame, je renonce.
Je reviendrai bientôt savoir votre réponse;
Adieu, consultez-vous, je vous laisse y songer.

SCENE V.

CÉCILE, AMÉLIE.

CÉCILE.

EH bien, ma chère, eh bien, suis-je assez malheureuse?
Vois l'abîme où le sort vient de me replonger.

AMÉLIE.

A vous persécuter sa constance est affreuse ;
Mais . . . . .

CÉCILE.

Il est ruiné !

AMÉLIE.

Dans son adversité
On peut le secourir, sans qu'il faille . . . . .

CÉCILE.

Que faire ?
Il n'a plus rien ; je suis sa ressource dernière !

AMÉLIE.

J'apperçois un forçat qui vient de ce côté ;
Retirons-nous, Madame.

CÉCILE.

O ma chere Amélie !
Pense, pense à d'Olban : le voilà ruiné.
Veux-tu qu'en cet état il soit abandonné ?

AMÉLIE.

Non, il est des moyens..... mais rentrons, je vous prie.
Voyez, cet homme approche, il a quelque dessein.
Nos gens sont éloignés. Pardonnez ma foiblesse ;
De ma frayeur ici je ne suis pas maîtresse.

CÉCILE.

Oui, rentrons. Ah ! quel coup ! quel étrange destin !
O Ciel ! est-ce donc peu du malheur qui m'opprime !
Et des malheurs d'autrui dois-je être encor victime ?

SCENE VI.

ANDRÉ *seul.*

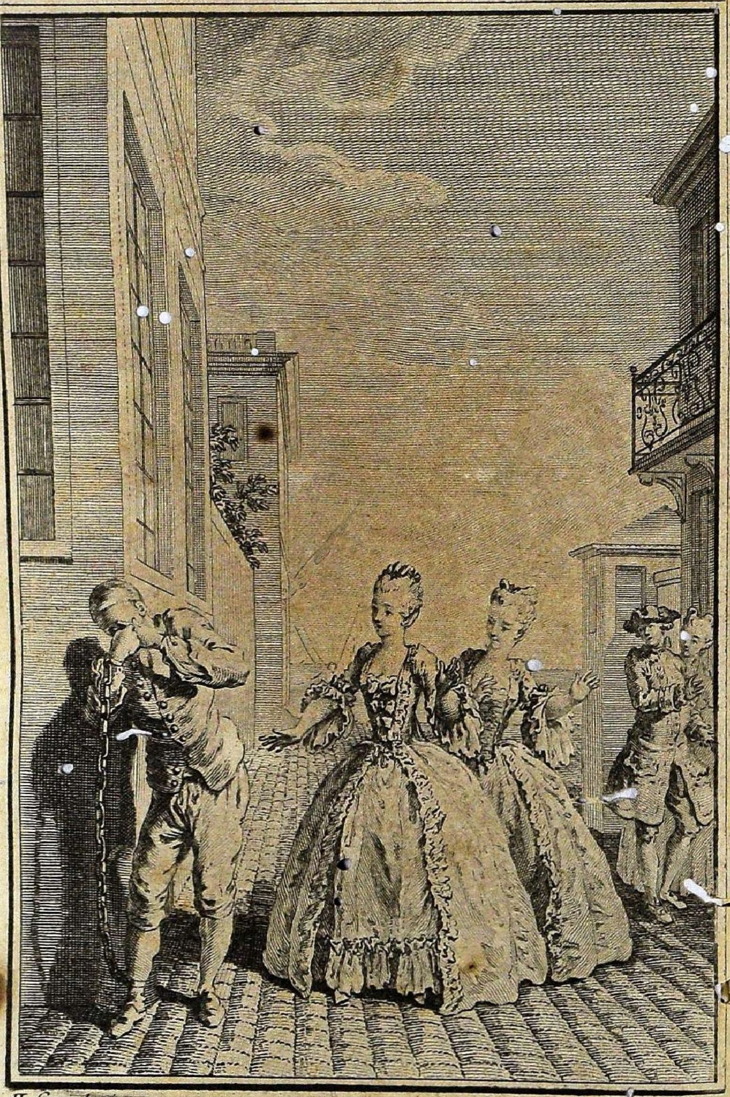
LEs voilà qui s'en vont. Elles semblent me fuir.
L'épouvante à ma vue a paru les saisir,
Et mon abord ici fait qu'elles se retirent.
Je ne puis les blâmer : leur crainte est juste, hélas !
Enchaîné, confondu parmi des scélérats,
Je partage l'horreur & l'effroi qu'ils inspirent.....
Ah ! je m'y suis mal pris. Près d'elles je devois
Par quelqu'un de leurs gens tâcher d'avoir accès.
Leur pays est le mien. Cette raison peut-être
Les intéressera pour moi plus vivement.
Pour les sentimens doux leur sexe paroît naître,
Et formé pour aimer, s'attendrit aisément.
O digne & triste objet d'une funeste flamme !
Vous, dont le souvenir vit toujours dans mon ame !

Pour

Pour qui je brûle encor de cette même ardeur,
De ce feu qui jadis nous charmoit l'un & l'autre,
Quand nous pensions toucher au comble du bonheur;
Que ne puis-je en ces lieux trouver dans quelque cœur
La sensibilité qui régnoit dans le vôtre,
Sa bonté généreuse & son humanité!
L'auriez-vous dit, hélas! vertueuse Cécile!
(Pardonnez, si ce nom si cher, si respecté,
M'échappe dans un lieu par l'opprobre habité.)
L'auriez-vous dit, qu'un jour la chaîne la plus vile?.....
Sort injuste & barbare, avois-je mérité?.....
Mais que dis-je? à présent sur ce même rivage
Mon père gémiroit, si pour lui mon amour
Ne m'eût fait librement demander l'esclavage.
C'est pour lui qu'enchaîné dans ce triste séjour.....
Hélas! en mes malheurs j'aurois plus de constance,
Si le Ciel sur moi seul épuisoit sa vengeance!
Peut-être l'infortune accable mes parens.
Soulagez-les, mon Dieu!... s'ils sont encor vivans.
Je mouille en vain ces bords de mes larmes ameres,
Et l'heure me rappelle au vaisseau détesté,
A ce séjour de honte & de calamité.

Allons : mais si je vois sortir ces étrangeres ;
J'irai prier alors quelqu'un de leurs valets
De vouloir à leurs pieds conduire un misérable :
J'y mettrai ma douleur , mes peines , mes sou-
haits ;
Elles auront pitié du destin qui m'accable.

Fin du second Acte.



H. Gravelot inv. N. de Launay Sculp.

voici, voici l'inſtant affreux
Où je ſens tout le poids du deſtin qui m'accable.

Acte III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CÉCILE, AMÉLIE.

CÉCILE.

VIENS me féliciter du triomphe pénible
Que je remporte enfin sur ce cœur trop sensible.
J'épouserai d'Olban. Je l'ai fait avertir ;
Pour avoir ma réponse il doit bientôt venir :
Oui, qu'il vienne, je vais lui donner ma parole.
Une seconde fois, ma chère, je m'immole.

AMÉLIE.

Hélas ! qu'un tel parti doit vous avoir couté !

CÉCILE.

J'ai combattu beaucoup, j'ai long-tems résisté.
J'étois au désespoir ; & d'un effort semblable
Je n'aurois jamais cru que mon cœur fût capable.
Je sens de la vertu l'enthousiasme heureux.
Suivons, puisqu'il le faut, un devoir rigoureux.
Nous n'avons qu'un instant à rester sur la terre,
Dans cet instant du moins au Ciel tâchons de plaire.
Qu'une si courte vie a pourtant de douleurs !

Et qu'elle paroît longue à passer dans les pleurs !

AMÉLIE.

Vous n'en verserez plus. Non, ma chere Cécile,
Et le Ciel.....

CÉCILE.

Je ne sais, mais je l'ose espérer.
Il me semble déja que je suis plus tranquille.
Mon cœur moins agité commence à respirer ;
De ce calme imprévu moi-même je m'étonne.

AMÉLIE.

Tel est de la vertu le favorable effet.
Au plus grand sacrifice, alors qu'elle l'ordonne,
Elle attache toujours un charme, un prix secret.
Vous avez triomphé d'une inutile flamme :
Libre enfin.....

CÉCILE.

Que dis-tu ? moi ? je n'ai plus d'amour ?
André ne m'est plus cher ? Ah ! peut-être mon ame
Jamais de tant de feux n'a brûlé qu'en ce jour.
Avec le même excès je l'aime, je l'adore.
Je trouve du plaisir, en me sacrifiant,
A penser que de lui je suis plus digne encore.
A ma place, me dis-je, il en feroit autant ;
Et cette douce idée en secret m'encourage,
Console mon esprit, l'affermit davantage.
Tu ne l'as pas connu, cet amant généreux,
Tu ne sais pas combien il étoit vertueux.
Jamais.....

AMÉLIE.

Voici d'Olban ; Cécile, je vous quitte.
Souffrez que ſans tarder le Comte apprenne auſſi
Que vous allez enfin rendre heureux ſon ami.
Je cours l'en informer.

SCENE II.

CÉCILE, M. D'OLBAN.

CÉCILE.

Quoi ! je ſuis interdite !
En le voyant déja je commence à trembler !...
Remettons-nous : il n'eſt plus tems de reculer.

D'OLBAN.

A vos ordres, Madame, empreſſé de me rendre,
Plein de crainte & d'eſpoir, de vous je viens apprendre
Ce que vous daignerez ordonner de mon ſort.

CÉCILE.

Si ma main en effet peut le rendre propice.....
Elle eſt à vous, Monſieur ; que l'hymen nous uniſſe.

D'OLBAN *lui baiſant la main avec tranſport.*

Ah ! que je la reçois, Madame, avec tranſport !
De ma félicité mon ame eſt enivrée.
Mes deſtins ſont changés. Cette main adorée
Efface tous les maux que les hommes m'ont faits.

CÉCILE.

Vous ſavez l'amitié que j'ai pour Amélie.
Je l'engage à vouloir accepter mes bienfaits ;
Afin qu'avec le Comte elle puiſſe être unie.
Ma fortune permet .....

D'OLBAN.

Eh ! que me parlez-vous
De fortune, de biens ? Je les mépriſe tous.
Par ce don genéreux, en faveur d'une amie,
A mes regards encor vous êtes enrichie.
Je ſuis l'ami du Comte, & ſans doute il m'eſt doux
De voir que nous allons tous être heureux enſemble.
Ah ! puiſqu'ici du Ciel la bonté nous raſſemble,
Daignez céder, Madame, à notre empreſſement,
Et qu'à jamais beni par les uns & les autres
Ce jour fixe à-la-fois leurs deſtins & les nôtres.

CÉCILE.

Vous avez ma parole ; il faut dès ce moment
Que je regle mes vœux, mes deſirs ſur les vôtres.

D'OLBAN.

Je vais pourvoir à tout, & reviens à l'inſtant.
Voyons de mon malheur ſi ce jour me délivre,
(*A part.*)
Si le ſort dans ſes bras oſera me pourſuivre.

SCENE III.

CÉCILE *seule.*

DAns mes bras!... Quoi! pour lui ces bras vont
donc s'ouvrir!
Un nœud indissoluble avec lui va m'unir!
On a pu m'arracher cette promesse affreuse!
Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? est-il vrai, malheu-
reuse?....
Eh bien, oui, cher amant, il recevra ma foi;
Mais l'amour, mais le cœur seront toujours à toi.
Je vais dans les regrets finir ma triste vie.
Me punisse le Ciel, si jamais je t'oublie!
Ma consolation, mon unique plaisir,
Mon emploi le plus doux, jusqu'à ce que je meure,
Seront de conserver ton tendre souvenir,
De m'occuper de toi, d'y songer à toute heure,
De gémir en secret sur la fatalité
Qui trompa si long-tems ma recherche inquiete.
Ah! toi-même pourquoi me cacher ta retraite?
Que ne viens-tu?... Mais non, non, reste désor-
mais;
En quel lieu que tu sois.... ah! ne reviens jamais,
Tu reviendrois trop tard!... Où donc est Amélie?
D'où vient que..... mais c'est elle.

SCENE IV.

CÉCILE, AMÉLIE.

CÉCILE *courant se jetter dans les bras d'Amélie.*

« Il est fait, mon amie,
Ce cruel sacrifice ! il est fait, j'ai promis.
Peux-tu m'abandonner dans l'état où je suis ?

AMÉLIE.

Eh ! quoi ? je vous retrouve affligée, abattue ?
Cécile, en vous quittant, me serois-je attendue
A ce prompt changement ? Tout-à-l'heure à vous voir
On eût dit.....

CÉCILE.

Je tâchois de m'aveugler moi-même.
J'espérois (fol espoir d'une douleur extrême !)
Me donner de la force, en feignant d'en avoir.
Je m'étois étourdie, & ce moment d'ivresse
M'a mieux livrée ensuite à toute ma foiblesse.
Je l'épouse ce soir !... Nous irons toutes deux
Former en même tems ces redoutables nœuds.
Mais quelle différence, hélas !

AMÉLIE.

O mon amie !
Que ne puis-je pour vous, aux dépens de ma vie... !

CÉCILE.

Je ſerai près de toi. L'aſpect de ton bonheur,
Quand je tendrai mes mains à cette chaîne affreuſe,
De ce moment peut-être affoiblira l'horreur.

AMÉLIE.

Eſpérez plus ; le Ciel vous fit trop vertueuſe
Pour ne pas à la fin devoir vous rendre heureuſe.
Vous eſtimez d'Olban. L'habitude, le tems
Feront naître pour lui de plus doux ſentimens,
Et l'on vient quelquefois à trouver mille charmes
Aux ſuites d'un hymen commencé dans les larmes.
Peut-être pourrez-vous oublier.....

CÉCILE.

Non, jamais.
De cet amant chéri je vois toujours les traits;
Je ne peux un moment écarter ſon image.
Veux-tu que je te diſe encore davantage?
A préſent même, hélas! il me ſemble le voir,
Me reprochant déja mon nouveau mariage,
Mettre à mes pieds ici ſes pleurs, ſon déſeſpoir.
Je ne ſais quelle voix dans le fond de mon ame
Semble crier : « Arrête, il vient, il eſt tout près;
» L'éclat de la vertu releve ſes attraits;
» Garde-toi d'achever, & de trahir ſa flamme »!
Oui, tu peux me blâmer, mais ce preſſentiment
Me tourmente avec force, il me trouble & m'accable.
Je crois qu'il ſera vrai. Tu verras ſûrement,

Dès que j'aurai formé ce lien déplorable,
Tu verras le destin me ramener André;
Je le retrouverai, te dis-je, & j'en mourrai.

AMÉLIE.

Eh! pourquoi voulez-vous accroître ainsi vos peines
Par des illusions si tristes & si vaines?

SCENE V.

CÉCILE, AMÉLIE, PICARD.

PICARD *à Cécile.*

MAdame, un des forçats qui sont là sur le bord,
Demande à vous parler. Il m'a vu près du port,
Et m'est venu prier d'une façon touchante
De tâcher d'obtenir cette grace de vous.
Il a dans son malheur l'air honnête & bien doux.
Je m'en suis informé, tout le monde le vante;
On dit que dans la ville il est considéré,
Et, si vous permettez, je vous l'amenerai.
C'est un galérien d'une espece nouvelle.

CÉCILE.

Qu'il vienne.

AMÉLIE *au laquais qui sort.*

Cependant tenez-vous près d'ici,
Ne vous éloignez point, au cas qu'on vous appelle.

SCENE VI.

CÉCILE, AMÉLIE, ANDRÉ.

AMÉLIE.

QUe veut donc ce forçat ? Quel eſt..... mais le voici.
C'eſt lui qui ce matin.....

CÉCILE.

Sa démarche eſt timide,
Il s'avance à pas lents.

ANDRÉ *s'arrêtant dans le fond du Théatre.*

A l'eſpoir qui me guide,
Quelle frayeur ſe mêle ! Ah ! que je ſuis troublé !
Non, la honte jamais ne m'a tant accablé,
Et jamais la fierté qu'inſpire l'innocence,
Pour ſoutenir mon cœur n'eut ſi peu de puiſſance.

CÉCILE *tirant ſa bourſe & y prenant de l'argent.*

C'eſt un infortuné. Faut-il être inhumains
Parce qu'il fut coupable ? Il n'eſt que plus à plaindre,
Et je veux l'aſſiſter.

AMÉLIE *à André qui ſe tient éloigné.*

Approchez ſans rien craindre.

CÉCILE *lui préſentant de l'argent.*

Tenez ; que ce ſecours ſoulage vos deſtins !

ANDRÉ *se reculant sans prendre l'argent, & levant les mains au ciel.*

Vous m'exaucez, mon Dieu ! je trouve enfin une ame
Sensible à mes douleurs.
(*Puis s'avançant vers Cécile, les yeux baissés & dans une posture suppliante.*)
Oui, sans doute, Madame,
Vous les pouvez finir..... Je suis trop malheureux
Pour qu'à mes maux ici l'argent puisse rien faire.
Ce sont d'autres bontés, Madame, que j'espere ;
Et je viens implorer des soins plus généreux.

CÉCILE *à part, fixant le galérien avec un mouvement de surprise.*

Quel son de voix ! quels traits !

ANDRÉ.

J'eus un père.... une mère.....
Hélas ! les ai-je encore !.... Un silence profond
Me laisse dès long-tems ignorer ce qu'ils font.

CÉCILE *à part.*

O Dieu !

ANDRÉ.

S'ils sont vivans, leur misere est extrême.
Vous êtes, m'a-t-on dit, de la Province même
Où depuis mon malheur ils ont pu retourner.
Madame, daignez prendre & leur faire donner
Cet argent amassé par un travail pénible.
Faites leur dire....

CÉCILE.

Quoi !

ANDRÉ.

Qu'à ſon ſort peu ſenſible
Leur fils ne pleure ici, ne gémit que ſur eux,
Et qu'au milieu des fers . . . . .

CÉCILE *à part.*

Si j'en croyois mes yeux.....
J'en rougis.

AMÉLIE.

Il me touche.

CÉCILE *ſe retournant vers Amélie.*

O ciel ! ô mon amie,

AMÉLIE.

Comment concilier des ſentimens ſi grands
Avec ces fers honteux, ces marques d'infamie !
(*A part.*)

CÉCILE *à André.*

Non, il n'eſt pas poſſible... Eh bien donc, vos parens ?
En quels lieux étoient-ils, lorſque vous les quittâtes ?
Dites-moi dans quel tems vous vous en ſéparâtes ?
Si je peux vous ſervir, je m'en applaudirai.
Depuis quand n'avez vous reçu de leurs nouvelles ?

ANDRÉ *toujours les yeux baiſſés.*

Depuis plus de ſept ans que des chaînes cruelles
Me retiennent.

CÉCILE.

Sept ans !

ANDRÉ *toujours les yeux baiſſés.*

Quand je m'en ſéparai
Pour venir habiter ce rivage funeſte,
A peine en Languedoc nous établiſſions-nous.
Nous quittions la Rochelle, où la Bonté Céleſte
Nous avoit fait long-tems jouir d'un ſort plus doux.

CÉCILE *vivement.*

Que dis-tu ? La Rochelle ? . . . Et c'eſt votre patrie ?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

CÉCILE.

Achevez.

AMÉLIE.

Que je ſuis attendrie !

CÉCILE *à André.*

Vos parens ?

ANDRÉ.

Sont ſans nom, dans un rang ignoré.

CÉCILE.

Chaque mot qu'il me dit eſt un trait de lumière.
Connois-tu Liſimon ?

ANDRÉ *levant alors les yeux ſur Cécile avec étonnement.*

Liſimon ? c'eſt mon père,
Madame.

CÉCILE *en ſe reculant & pouſſant un grand cri.*

C'eſt ton père ! . . . Ah ! malheureux André !
(*Elle tombe évanouie entre les bras d'Amélie.*)

ANDRÉ *avec saisissement.*

Ciel ! quel nom m'a frappé ? Que vois-je ? Est-ce bien elle ?

AMÉLIE *soutenant Cécile.*

Elle est sans connoissance... Hola ! Picard, Lucelle.
Accourez, venez tous. Dieu ! quel événement !

ANDRÉ *fixant Cécile & tout hors de lui-même.*

Quel coup de foudre, ô Ciel ! Ah ! Cécile ! Cécile !

AMÉLIE *aux laquais qui arrivent avec précipitation.*

Venez donc, hâtez-vous. Il la faut promptement
Emporter au logis. Il sera plus facile
De lui donner alors tous les secours qu'il faut.

(*Puis collant sa bouche sur celle de Cécile.*)

O malheureuse amie !

CÉCILE *revenant de son évanouissement, & regardant autour d'elle avec inquiétude.*

Est-il loin ? Quoi ! sitôt !
Où donc est-il allé ? Quelle raison soudaine.....
Ah !... je le vois enfin !?.. En quel état, mon Dieu !
Mais que veulent ces gens ?

AMÉLIE.

Souffrez qu'on vous emmene.

CÉCILE.

Moi ?

AMÉLIE.

Vous avez besoin de vous remettre un peu,

Votre ſaiſiſſement vient d'être tout-à-l'heure
Si violent, qu'il faut.....

CÉCILE.

Il faut que je demeure.
Oui, je veux lui parler. Qu'ils ſe retirent tous.
Eloignez-vous, vous dis-je! Allez.....

(*Les laquais ſe retirent.*)

ANDRÉ.

Eſt-ce donc vous,
Eſt-ce vous, ma Cécile? Amante toujours chere!
Permettez qu'à vos pieds.....

(*Il s'avance vivement pour ſe jetter aux pieds de Cécile, mais à peine a-t-il mis un genou à terre, que ſe relevant ſoudain, il ſe détourne avec effroi.*)

Que fais-tu, malheureux?
Où t'alloit emporter une ardeur téméraire?
Ah! j'oubliois..... Voici, voici l'inſtant affreux
Où je ſens tout le poids du deſtin qui m'accable.

(*Il va s'appuyer contre un mur, dans l'attitude d'un homme accablé de douleur, & en pouſſant de longs ſanglots.*)

AMÉLIE.

C'eſt donc là cet André!... Rencontre épouvantable!
Puiſqu'il étoit ainſi, falloit-il le revoir?

CÉCILE *regardant triſtement André.*

Il paroît agité d'un ſombre déſeſpoir.
Allons à lui.... Mais Dieu! que pourrai-je lui dire?

(*Elle

(*Elle s'avance vers André.*)

Malheureux, devant qui mon ame se déchire,
Modere ta douleur ; reconnois une voix
Qui sut, en d'autres tems, la calmer tant de fois.
Ah ! que ces tems sont loin ! Quel changement terrible
Leur a pu succéder ! ... Hélas ! comment mes yeux
L'auroient-ils reconnu dans ces indignes lieux,
Sous cet infâme habit, en cet état horrible !

ANDRÉ.

Que dire ? où me cacher ! O terre entr'ouvre toi !
A sa vue, à ses pleurs terre dérobe-moi !

CÉCILE.

Le fils de Lisimon ! ... d'un si vertueux père ! ...
Celui dans qui jadis j'eus un amant, un frère ! ...

ANDRÉ *ayant quitté sa première attitude, & levant les yeux au Ciel.*

Vous entendez, mon Dieu ! ce reproche accablant ;
Vous voyez que j'en bois l'amertume effroyable ;
Et pourtant vous savez de quoi je suis coupable !

CÉCILE *paroissant rêver profondément.*

Plus je songe au passé, moins je conçois comment...

AMÉLIE.

Quelque écart ... une faute ... un oubli d'un moment ...
Lorsque de son malheur nous apprendrons la cause,

Peut-être dirons-nous qu'on eût dû le punir
Avec moins de rigueur.

CÉCILE *à André.*

Je voudrois, & je n'ose
T'interroger..... Je crains de te faire rougir.

ANDRÉ.

Rougir? Ah! ma Cécile! Il est donc véritable?
A vos regards enfin je parois méprisable!
Vous croyez en effet que c'est le crime.....

CÉCILE.

Hélas!
Si j'en pouvois douter, que je serois heureuse!

ANDRÉ.

Votre ame a pu s'ouvrir à cette idée affreuse!
Qu'un autre l'eût pensé, je ne m'en plaindrois pas:
Mais vous?

CÉCILE.

Eh! malheureux! que veux-tu que je pense?

ANDRÉ.

J'avois cru qu'on devoit davantage estimer
Un cœur qui, sans vertu, n'eût osé vous aimer,
Qui vous adore encor.

CÉCILE *en tressaillant.*

Quoi! malgré l'apparence!....
Ah! j'en mourrois de joie, & tous mes sens d'avance.....
Mais ces chaînes? ces fers? ce séjour plein d'horreur?

ANDRÉ.

Je n'ai point de remords. Plût à Dieu que mon cœur
Ne me tourmentât pas plus que ma conſcience !

CÉCILE *avec tranſport.*

Le mien avidement reçoit cette eſpérance.
Parle donc, hâte-toi de me tirer d'erreur.
De quoi t'accuſoit-on ? Quel complot déteſtable
T'a pu faire traiter comme un vil criminel ?
Explique ce myſtère horrible, inconcevable.

ANDRÉ.

Je ne le puis.

CÉCILE.

Comment ? Tu ne le peux, cruel !
Te juſtifier ?

ANDRÉ.

Non, ſans me rendre coupable.

CÉCILE *en pleurant.*

Va, tu ne l'es que trop. Laiſſe-moi, malheureux.
Tu te tais, mais j'entends ce ſilence odieux.
Toi ! des ſecrets pour moi ! des ſecrets ! ..... Ah ! parjure !
En avois-tu jadis, quand ton ame étoit pure ?

ANDRÉ.

J'en ai ſi peu pour vous, que ſur ces triſtes bords
Si le crime en effet eût conduit ma jeuneſſe,
Dans votre ſein moi-même, en pleurant ma foibleſſe,
J'en aurois dépoſé la honte & les remords.

Mais je suis innocent. C'est un secret terrible;
Un secret que m'impose un devoir inflexible.
Il ne m'appartient pas, & vous le trahiriez.

CÉCILE.

Moi ?

ANDRÉ.

Plus je vous suis cher, moins vous le garderiez.
Vous céderiez, Cécile, au malheur qui m'accable;
Je serois libre alors, & je serois coupable.
Vous pleurez, chère amante !..... Ah ! si je vous disois.....
Pleurez mon infortune, & non pas mes forfaits.
Je sais que tout m'accuse..... Eh bien, tout vous égare.
La vertu nous unit, le malheur nous sépare.
Ne demandez plus rien. Adieu, Cécile, adieu.
Pour ne me voir jamais, quittez ce triste lieu,
Tâchez de m'oublier; mais, je vous en conjure,
Pensez à mes parens.

SCENE VII.

CÉCILE, AMÉLIE, M. D'OLBAN, LE COMTE.

D'OLBAN *à Cécile.*

Madame, on a fini.
Les contrats sont dressés, & pour la signature

Nous venons..... Me trompé-je ? O Ciel, que vois-je ici ?
Cécile, vous pleurez ?

LE COMTE *à Amélie.*

Et vous, Madame, aussi ?

AMÉLIE.

Eh ! qui ne pleureroit ?

CÉCILE *portant la main à son front.*

Ma tête s'embarrasse.

(*A Amélie.*)

Ma chère, allons-nous-en ; viens, donne-moi ton bras.

D'OLBAN.

Que vient-il d'arriver ?

LE COMTE.

Apprenez-nous, de grace.....

AMÉLIE.

Respectez sa douleur, & ne nous suivez pas.

D'OLBAN.

Ma surprise est extrême.

CÉCILE *en s'en allant.*

O quelle destinée !
Qu'ai-je donc fait au sort, & pourquoi suis-je née ?

SCENE VIII.

M. D'OLBAN, LE COMTE.

D'OLBAN.

QUel retour ! je m'y perds, & je n'y conçois rien.
Elle ſe plaint du ſort ; elle pleure, ſoupire :
Qu'a-t-elle ? Qui l'afflige ? Et que veut-elle dire ?
Quel accident ſoudain ?... Quoi ! ſe pourroit-il bien
Que ce fût encor moi ? .... viens, quoi qu'il en puiſſe être,
Quel que ſoit mon malheur, je prétends le connoi-noître.

Fin du troiſième Acte.

H. Gravelot Inv.　　　　C. le Vasseur Sculp.

Grand Dieu qu'allois-je dire ?... o mon Pere ! mon Pere !

Act. IV.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D'OLBAN *seul.*

JE reconnois bien là mon étoile maudite !
Vainement je la fuis, jamais je ne l'évite ;
Elle me suit par-tout. Son ascendant fatal
Vient parmi des forçats me chercher un rival.
  Mais suis-je ici le seul & le plus misérable !
Quoi ! je connois Cécile, & c'est moi que je plains !
Plaignons, plaignons plutôt cette femme adorable.
Méritoit-elle, ô Ciel ! d'aussi cruels destins ?
Quels sentimens ! quelle ame, & noble & généreuse !
Elle alloit s'immoler pour finir mes malheurs,
Me taisoit ses combats, & me cachoit ses pleurs.
Hélas ! que je la perde, & qu'elle soit heureuse !
Mais non, le même coup nous écrase tous deux.
  La voici. Sa démarche incertaine, égarée,
Montre le désespoir où son ame est livrée.
On entend ses sanglots, la mort est dans ses yeux.
Quel cœur ne se fendroit à ce spectacle affreux ?
Oui, la vie à présent est un poids qui m'accable,

Je ne ſais comme on peut ſe ſouffrir ici bas.
Ah ! la terre eſt vraiment un ſéjour effroyable,
Puiſque tant de vertu, de mérite & d'appas
N'y ſont pas à l'abri d'un ſort ſi déplorable.

SCENE II.

M. D'OLBAN, CÉCILE.

(*Cécile, l'air abattu, les yeux humides, & tenant un mouchoir à la main, s'avance à pas lents, s'arrête ſouvent, & n'apperçoit point d'Olban, qui ſe retire un peu à l'écart, en la regardant triſtement.*)

CÉCILE.

OÙ vais-je ?..... Quel déſordre agite tous mes ſens ?.....
Où porté-je mon trouble & mes pas chancelans ?...
Une pente ſecrette..... une force invincible
Malgré moi me ramène à ce rivage horrible !.....
Quel eſpoir m'y conduit, & qu'y viens-je chercher ?
C'eſt dans ces lieux cruels que j'ai trouvé ma perte;
C'eſt ici que tantôt ma tombe s'eſt ouverte.
Ah ! pourquoi donc encor ne m'en puis-je arracher ?
Quel pouvoir étonnant, quel charme enfin m'attire ?

O cœur foible & ſanglant, tu ne fais ſur ce bord
Qu'enfoncer plus avant le trait qui te déchire!
Tu reviens ſur le coup qui t'a donné la mort!

(*Appercevant d'Olban qui s'avance vers elle.*)

Mais que vois-je? d'Olban?

(*Elle se détourne d'abord, en ſe couvrant le viſage de ſon mouchoir; puis elle leve enfin les yeux ſur lui, le regarde en pleurant; & ils reſtent quelques momens l'un & l'autre en ſilence.*)

D'OLBAN.

Je vous entends, Madame;
Oui, c'eſt m'en dire aſſez, & je lis dans votre ame.
Mais j'en ai ſû trop tard les ſecrets ſentimens.
Croyez que, ſi plutôt j'avois pû les connoître,
Je vous euſſe épargné quelques larmes peut-être.
Ce n'eſt pas pour vouloir, en ces affreux momens,
M'armer de vos bontés pour croître vos tourmens;
Non, Madame, je viens vous rendre une promeſſe
Dont je ne me pourrois prévaloir ſans baſſeſſe.
Inſtruit & pénetré de ce que je vous doi,
Sur votre exemple ici je regle ma conduite:
Par un ſublime effort vous vous donniez à moi,
En renonçant à vous il faut que je l'imite,
Et je ne peux, hélas! m'acquitter qu'à ce prix.
Que dis-je? y renoncer? Nous reſterons unis
Par un lien moins doux, mais auſſi reſpectable.
Le ſort fût-il pour moi cent fois plus implacable,

Malgré mon infortune & le ſort ennemi,
N'étant point votre époux, je ſerai votre ami.

CÉCILE.

Si d'adoucir mes maux quelque choſe eſt capable,
C'eſt vraiment la pitié, la générosité
Que vous daignez montrer pour une infortunée.....
Par quels forfaits, mon Dieu, puis-je avoir mérité
Qu'à de ſi rudes coups vous m'ayiez condamnée?...
Ah! d'Olban! voyez donc quelle eſt ma deſtinée!
Ce n'eſt qu'après huit ans que je le trouve, hélas!
Et je le trouve..... Non, je n'y ſurvivrai pas.

(*Elle porte ſon mouchoir ſur ſes yeux.*)

D'OLBAN.

Ne cachez point vos pleurs, ils ſont trop légitimes.
J'en mêlerai moi-même à ceux que vous verſez;
Mes malheurs m'aigriſſoient, & vous m'attendriſſez.

CÉCILE.

O Dieu!

D'OLBAN.

Vous n'avez pu ſavoir encor quels crimes...

CÉCILE.

Il affirme, il ſoutient qu'il n'eſt pas criminel;
Je ne ſais rien de plus. Il ſe taît ſur le reſte,
Et s'obſtine à garder un ſilence funeſte.
Qu'imaginer? que croire en cet état cruel?
Maintenant Amélie eſt à preſſer le Comte
De faire là-deſſus une recherche prompte.
Nous nous éclaircirons, je crois, par ce moyen.

D'OLBAN.

Vous allez être inſtruite, ils reviennent enſemble.

CÉCILE.

Ah ! que m'apprendront-ils ? je deſire & je tremble.
Peut-être il valoit mieux tout ignorer.....

SCENE III.

CÉCILE, M. D'OLBAN, AMÉLIE, LE COMTE.

CÉCILE *regardant le Comte avec embarras.*

EH bien ?
Que venez-vous enfin m'annoncer ?

LE COMTE.

J'ai moi-même
Cherché par-tout, Madame, avec un ſoin extrême ;
Mais mon zèle, mes ſoins ont été ſans ſuccès.
Il faut que l'on n'ait point apporté ſon procès.
Voyant de ce côté mon eſpérance vaine,
J'ai demandé celui qui conduiſoit la chaîne
A l'époque où je ſais qu'André vint ſur ce bord.
En effet, c'étoit là ma reſſource dernière,
Et ſans doute on en eût tiré quelque lumière,
Mais depuis l'an paſſé ce conducteur eſt mort.
Ainſi c'eſt d'André ſeul, ce n'eſt que de ſa bouche
Que l'on peut aujourd'hui ſavoir ce qui le touche.

Nous devons nous résoudre à toujours l'ignorer;
S'il persiste à vouloir ne le point déclarer.

CÉCILE.

Il se dit innocent.

LE COMTE.

Cela n'est pas croyable;
Son état le dément, & prouve contre lui.
Est-ce que dans les fers il seroit aujourd'hui?
L'auroit-on condamné? .....

D'OLBAN.

Je te trouve admirable;
Comme si dans un monde, où tout va de travers,
L'homme n'étoit jamais foible, aveugle ou pervers.

LE COMTE.

Avouons cependant qu'il n'est pas ordinaire
Que des Juges .....

D'OLBAN.

Tu peux t'en rapporter à moi,
Va, j'en sais, Dieu merci, quelque nouvelle.

CÉCILE.

Eh! quoi!
Il n'est plus vertueux..... il est encor sensible!
Je n'imaginois pas que cela fût possible.
Est-ce qu'en y versant ses poisons corrupteurs,
Le crime en même tems n'endurcit pas les cœurs?
J'avois cru que le vice étouffoit la nature,
Que toujours l'ame tendre étoit honnête & pure.

LE COMTE.

Ah ! Madame, il ne faut qu'un inſtant malheureux ;
Et pour nous l'innocence eſt un dépôt des Cieux,
Qui dans nos foibles mains facilement s'altère.

CÉCILE.

Encor pour ſes parens plein d'un tendre intérêt,
Il cherchoit les moyens d'adoucir leur misère ;
Il venoit m'implorer pour ſon père & ſa mère,
Et ce ſoin généreux près de nous l'attiroit.

LE COMTE.

Pour moi, je l'avourai, l'équité le demande ;
Depuis près de deux ans qu'en ces lieux je commande,
Il s'eſt toujours conduit comme un homme de bien.

AMÉLIE.

Quel contraſte inoui !

D'OLBAN.

Moi, je n'y comprends rien.

LE COMTE.

Du reſte des forçats on le diſtingue, on l'aime,
Chacun veut l'employer. Je lui donne moi-même
Toute la liberté que ſon état permet,
Et rends ſon eſclavage auſſi doux qu'il peut l'être.

D'OLBAN.

J'entrevois là-deſſous quelque étonnant ſecret
Qu'il faut abſolument parvenir à connoître.
Mon ami, fais venir cet homme ſingulier.
Je veux le voir. S'il garde avec moi le ſilence,

Au défaut de la voix, l'air & la contenance
Disent la vérité.

LE COMTE:

Je vais vous l'envoyer.

SCENE IV.

CÉCILE, AMÉLIE, M. D'OLBAN.

D'OLBAN *à Cécile.*

SUr tout ce que j'entends je gagerois d'avance
Qu'il n'est pas criminel. Je le souhaite au moins.
Laissez-moi débrouiller ce cahos.

CÉCILE.

À vos soins
Que ne devrai-je pas, Monsieur ; & que j'admire
La grandeur de votre ame en cet événement !
Jamais elle n'a mieux paru qu'en ce moment.
Mon cœur en est touché plus que je ne puis dire.
Je panche comme vous à le croire innocent.
Si je m'abuse, hélas ! mon erreur m'est bien chère.

AMÉLIE.

Le voici qui s'avance.

D'OLBAN *à Cécile.*

Il faut vous retirer.
Je le pénétrerai ; mais il est nécessaire
Que je lui parle seul.

CÉCILE.

Oui, nous allons rentrer.
Je me confie aux ſoins que vous voulez bien prendre.
Quel qu'en ſoit le ſuccès, revenez me l'apprendre.
Ce que vous aurez fait décidera mon ſort;
Vous me rapporterez ou la vie ou la mort.

(*Elles ſortent.*)

SCENE V.

M. D'OLBAN, ANDRÉ.

D'OLBAN.

APproche, mon ami, l'on dit qu'à la Rochelle
De Madame d'Orfeuil tu fus jadis l'amant.
Je ſuis inſtruit de tout.

ANDRÉ.

Eſt-ce ainſi que s'appelle
Celui qui de Cécile eſt le mari?

D'OLBAN.

Comment?
Ignorois-tu ſon nom?

ANDRÉ.

Oui, j'ai ſû ſeulement
Qu'avec un homme riche elle s'étoit unie;
C'eſt tout ce que j'appris en quittant ma patrie.

Est-elle heureuse au moins ? L'est-elle ? & son
époux
Connoît-il bien le prix du trésor qu'il possede ?

D'OLBAN.

Son époux ne vit plus.

ANDRÉ *vivement.*

Il est mort, dites-vous ?

D'OLBAN.

Et dans de très-grands biens Cécile lui succede ;
Il l'a faite héritière.

ANDRÉ.

O Ciel ! qu'ai-je entendu !
De ce fatal hymen le nœud seroit rompu !
Cécile est libre !... Hélas ! malheureux, que t'importe ?
Quel délire insensé t'agite & te transporte ?
Oubliras-tu toujours ton état !

D'OLBAN.

Mon ami,
Tu le peux oublier, si tu n'en es pas digne.
Du crime cependant tes chaînes sont le signe,
Et c'est par les forfaits que l'on arrive ici.
Quelle autre voie eût pu t'y conduire ?

ANDRÉ.

Les hommes
Sont-ils justes toujours ?

D'OLBAN.

Toujours ? Non, sur ma foi,
Et

Et rien n'eſt moins commun dans le tems où nous
ſommes.

ANDRÉ.

Eh bien ?

D'OLBAN.

En ſerois-tu victime, ainſi que moi?

ANDRÉ.

Je ſuis innocent.

D'OLBAN.

Va, ſans peine je le croi;
Et, ſi tu me dis vrai, tu ne m'étonnes guères.
Puiſque tant de fripons évitent les galères,
A leur place il faut bien . . . mais revenons à toi.
Nous ſommes donc tous deux compagnons d'infor-
tune ?
Je viens d'avoir un ſort preſque pareil au tien,
Et contre les méchans notre cauſe eſt commune.
Acheve de m'inſtruire, & ne me cache rien;
Apprends-moi quel ſujet . . . . .

ANDRÉ.

Monſieur, je dois le taire;
Et je mériterois en effet mon malheur,
Si je vous en oſois dévoiler le myſtère.
C'eſt un ſecret trop ſaint; il mourra dans mon
cœur.
Ne le demandez plus : déja tantôt Cécile
A fait pour l'arracher un effort inutile;
Jugez après cela ſi vous réuſſirez.

Ah ! vous ne savez pas, jamais vous ne saurez
A quel point j'adorai cette femme accomplie ;
Combien je l'aime encor. J'aurois donné ma vie,
Pour qu'il me fût permis de contenter ses vœux,
Et d'arrêter les pleurs qui couloient de ses yeux.

D'OLBAN.

Ecoute, je te vais causer de la surprise ;
Mais le Ciel est témoin de ma sincérité.
Je suis vrai, tu te peux fier à ma franchise.
Ne crois point que ce soit par curiosité
Que je te presse ainsi. Ma vue est différente.
Sache enfin mes motifs : j'aime aussi ton amante.

ANDRÉ.

Vous l'aimez !

D'OLBAN.

Et j'allois devenir son mari.....

ANDRÉ.

Cécile !

D'OLBAN.

A m'épouser elle avoit consenti.....

ANDRÉ.

J'étois donc oublié !

D'OLBAN.

Lorsque la destinée
T'a fait trouver ici pour rompre un hyménée
Dont, au fond de son cœur, Cécile gémissoit.
Ce n'est que mon malheur qui la déterminoit
A me donner la main.

ANDRÉ *avec enthousiasme.*

Ah ! voilà bien son ame !
C'est ainsi qu'elle pense, & je la reconnois.

D'OLBAN.

Elle m'avoit caché ses sentimens secrets ;
Mais, dès que j'ai connu sa douleur & sa flamme,
J'ai renoncé moi-même à former des liens
Qui, terminant mes maux, auroient comblé les siens.
Je veux, si tu n'y mets un obstable invincible,
Vous rendre heureux tous deux.

ANDRÉ.

O Ciel ! est-il possible ?
Moi, Monsieur, je serois.....

D'OLBAN.

Tu tiens entre tes mains
Le sort de ton amante & tes propres destins.
S'il est vrai que tu sois encore digne d'elle,
A la vertu toujours si tu restas fidelle,
Explique tes malheurs, dis qui les a causés ;
Parle, l'autel t'attend, & tes fers sont brisés.

ANDRÉ *avec transport.*

C'en est trop. Eh bien, non, je ne suis point coupable ;
Apprenez tout. Ces fers n'ont rien que d'honorable,
Ces fers, qui devant vous paroissent m'avilir,
La vertu les avoue ; &, loin de me flétrir,

Ce ſont..... Ah ! malheureux ! tremble ; que vas-tu
faire ?
Grand Dieu ! qu'allois-je dire ?..... O mon père !
mon père !

D'OLBAN.

Acheve. Qui t'arrête ? & pourquoi te troubler ?
Quel eſt donc ce ſecret ? hâte-toi de parler.

ANDRÉ *marchant d'un air égaré.*

Je ne me connois plus... Cécile !... chère amante !...
Mon père!... Je frémis : mon trouble m'épouvante.
Le penchant, le devoir, la nature, l'amour
Combattent mon eſprit, l'entraînent tour-à-tour.

D'OLBAN.

Je ne t'abuſe point par un eſpoir frivole.

ANDRÉ.

Ah ! qui l'emportera ? juſte Ciel ! quel parti !.....
Je voudrois.....

D'OLBAN.

Eh bien, quoi ?

ANDRÉ.

Me voir anéanti.

D'OLBAN.

Mais je te l'ai promis, compté ſur ma parole.
Un mot va te tirer de cet état d'horreur,
Pour te faire paſſer au comble du bonheur.

ANDRÉ *avec abattement.*

Non, non, je n'en dois plus attendre ſur la terre.
Tant de félicité n'eſt pas faite pour moi ;

Et du ſort qui m'opprime il faut ſubir la loi.
Le Ciel veut qu'au tombeau j'emporte ma misère.
A quelle épreuve, hélas ! met-on ce triſte cœur !
Mais, quoi ! je pourrois être à celle que j'adore !
Je pourrois..... Loin de moi cet eſpoir ſéducteur.
Ah ! j'allois ſuccomber, & j'en rougis encore.
(*A d'Olban.*)
Monſieur, votre bonté redouble mon tourment ;
Elle a mis ma vertu dans un péril bien grand !
Je fuis ; de mon amour je crains la violence.
Daignez tous déſormais m'épargner ces combats ;
De grace, laiſſez-moi du-moins mon innocence,
Le ſeul bien qui me reſte, & le ſeul dont, hélas !
Il m'eſt encor permis de jouir ici-bas.
(*Il s'en va.*)

SCENE VI.

M. D'OLBAN *ſeul.*

CEt homme eſt innocent ; l'on ne peut s'y mé-
prendre.
Il a l'ame élevée autant que le cœur tendre ;
Sa conſcience eſt pure ; &, je n'en doute pas,
Il n'eſt qu'infortuné.
(*Il ſe promene en rêvant ſur le devant du théâtre.*)

SCENE VII.

M. D'OLBAN, LISIMON.

LISIMON *dans le fond.*

Voici donc le rivage
Où mon fils est venu languir dans l'esclavage!
Votre bras, ô mon Dieu! l'aura-t-il soutenu
Au milieu des horreurs d'un destin si funeste?
Le reverrai-je? ou bien, dans le séjour céleste,
Lui payez-vous déja le prix de sa vertu?

D'OLBAN *sur le devant de la Scène.*

Ce silence pourtant..... ce silence m'étonne.
A quoi l'attribuer? Quels motifs si puissans.....

LISIMON *avançant un peu.*

Comment m'y prendre? Ici je ne connois personne.
Qui daignera vers lui guider mes pas tremblans?

D'OLBAN.

Sûrement ce n'est pas le remords ni la honte
Qui le force au silence : il le garde à regret;
Et son père est, je crois, mêlé dans ce secret.
Mais Cécile m'attend, allons lui rendre compte.
Que je la plains!

LISIMON *l'abordant.*

Je suis étranger dans ces lieux;
Monsieur, ayez pitié d'un vieillard malheureux!

C'eſt la nature, hélas ! c'eſt l'amour paternelle
Qui m'arrache au tombeau d'une épouſe fidelle,
Et me fait de bien loin, par un dernier effort,
Malgré le poids des ans, chercher ce triſte bord.
J'y viens d'un devoir ſaint remplir les loix ſévères,
Mais ce devoir m'eſt cher. J'ai mon fils aux galères :
Je viens avec tranſport reprendre en ces momens
Des fers qu'il n'a pour moï portés que trop long-
tems.

D'OLBAN.

A ta place, dis-tu, pour ſoulager tes peines,
Ses généreuſes mains.....

LISIMON.

Ses mains ont pris mes chaînes,
Et pour l'en dégager j'arrive maintenant.
Si j'arrive aſſez-tôt, je mourrai trop content.

D'OLBAN.

Et le nom de ce fils ?

LISIMON.

C'eſt André qu'il s'appelle.

D'OLBAN.

André ?

LISIMON.

M'en pourriez-vous donner quelque nouvelle ?
Seroit-il par haſard connu de vous ici ?

D'OLBAN *avec tranſport.*

André ! lui, c'eſt ton fils? c'eſt ta chaîne qu'il porte?
Oui, oui, je le connois..... Tout cela ſe rapporte ;

J'avois bien présumé..... Que mon cœur est ravi!
Allons, courons vers elle. Ah! qu'elle aura de joie!.....
Mais, non, il faut avant que je sois éclairci.
Viens, suis-moi, bon vieillard, c'est le Ciel qui t'envoie;
Viens, tu m'apprendras tout; tu t'es bien adressé,
Et je te servirai, j'y suis intéressé.
Quoique le sort m'ait fait & me garde d'outrage,
Si leur félicité peut être mon ouvrage,
L'existence m'est chère, & j'en rends grace aux Cieux:
Il n'est point de malheur pour qui fait des heureux.

Fin du quatrieme Acte.

H. Gravelot inven. Binet sculp.

O Dieu! voi ces nobles combats!
Baisse un moment ici tes regards ſur la terre,
Ce spectacle en eſt digne.
Act. V.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

M. D'OLBAN, LE COMTE, LISIMON.

D'OLBAN *au Comte.*

VOus ne me croiriez pas, & vous auriez raiſon ;
Je ferois comme vous. Une telle action
Eſt trop belle aujourd'hui pour être vraiſemblable.
Mais tenez, le voilà ce vieillard reſpectable ;
Il le faut écouter lui même.

LISIMON.

C'eſt toujours
Avec raviſſement que ma bouche répete
L'hiſtoire des malheurs répandus ſur mes jours.
Tout horribles qu'ils ſont, mon ame ſatisfaite
Trouve à les raconter une douceur ſecrete :
C'eſt faire en même tems l'éloge de mon fils,
Parler de ſes vertus, dignes d'un autre prix ;
De ce que je lui dois rappeller la mémoire,
Et m'honorer moi-même en publiant ſa gloire.

(*Au Comte.*)

Peut-être que déja d'André vous l'aurez ſû,
A ſa conduite au-moins on l'aura reconnu,

Et je l'avoue aussi, nous sommes l'un & l'autre
D'une Religion que réprouve la vôtre.
Ne peut-on se tromper sans être criminel ?
Vertueux & soumis, si dans l'erreur nous sommes,
Nous osons espérer en la bonté du Ciel,
Et croyons mériter l'indulgence des hommes.
La Rochelle long-tems nous avoit dans son sein
Vu jouir d'un obscur & tranquille destin,
Quand suivi de mon fils & de sa triste mère,
J'allai remplir vers Nîme un secret ministère.
J'y croyois vivre encor dans un repos heureux ;
Mais Dieu qui jusqu'alors daignant m'être propice
M'avoit environné d'une ombre protectrice,
Dieu laissa découvrir mes travaux dangereux,
Et l'on me condamna pour toujours aux galères.

LE COMTE *à d'Olban.*

Il avoit tort. Tu sais les défenses sévères.....

LISIMON.

On me traînoit déja vers ce séjour affreux ;
J'y marchois, en poussant des sanglots douloureux.
Voici que tout-à-coup je vois sur mon passage
Mon fils, mon cher André précipiter ses pas.
La nature éperdue animoit son courage,
Pâle & tremblant, les pleurs inondoient son visage,
Il jette un cri, s'élance, & me serre en ses bras.
« Arrêtez (me dit-il), non, non, vous n'irez pas;
» Courez vers votre épouse, hélas ! elle est mou-
» rante ;

» Courez rendre la vie à ma mère expirante,
» Et fuyez avec elle au milieu des déserts.
» Vous êtes libre, allez, je viens prendre vos fers ».
Etonné, confondu, je respirois à peine ;
Je ne pouvois parler. Mon fils au même instant
Tombe aux pieds de celui qui conduisoit la chaîne,
Le presse, le conjure, enfin l'attendrissant,
Par ses pleurs, par ses cris obtient qu'en esclavage
Il soit, au lieu de moi, conduit sur ce rivage.

D'OLBAN *au Comte.*

Eh bien ? qu'en penses-tu, mon cher ? tu ne dis rien ?

LE COMTE.

Ah ! je suis pénétré !

D'OLBAN.

Vraiment, je le crois bien.

LISIMON.

Transporté d'obtenir cette funeste grace,
Fier de m'ôter mes fers, André prit donc ma place :
Et moi, je l'avourai, moins généreux que lui,
Je souffris, en pleurant, cet échange inoui ;
Je cédai, dans l'espoir que peut-être à la vie
Je pourrois rappeller une épouse chérie.
Ma présence en effet, mon amour, mes secours
L'empêcherent alors de terminer ses jours :
Mais elle en a passé le reste dans les larmes,
Au sein de l'indigence, & parmi les alarmes.
Sans cesse nous pleurions notre malheureux fils.

Je voulois quelquefois, du milieu des Cévènes,
La quitter pour venir reprendre ici mes chaînes;
Elle me retenoit, en redoublant ses cris.
Enfin, le mois dernier, ses forces s'épuiserent,
En me nommant son fils je la vis expirer;
Et seul, sans nul secours, réduit à l'enterrer,
Je lui creusai sa fosse, & mes mains l'y placerent.
Hélas! en m'acquittant de ce lugubre emploi,
J'aurois dans le tombeau desiré de la suivre;
Mais un autre devoir aussi sacré pour moi
Me restoit à remplir & m'ordonnoit de vivre.
A ma place en ces lieux mon cher fils gémissoit;
Ma mort dans l'esclavage à jamais le laissoit;
Et j'ai voulu du-moins terminer sa misere,
Avant d'aller enfin me réjoindre à sa mère.

LE COMTE *à d'Olban.*

Nous en savons assez.

D'OLBAN.

Oui, c'est à vous d'agir.

LE COMTE.

Comment?

D'OLBAN.

N'êtes-vous pas l'ami des Commissaires?

LE COMTE.

J'entends; oui, je le suis. A des preuves si claires
S'ils résistoient, ma voix peut du-moins les fléchir,
Ils voudront m'obliger.

D'OLBAN.

Tu te mocques, je pense.
[illegible]bliger ? Ce sont eux, je le dis hautement,
Qui te devront ici de la reconnoissance.
C'est rendre à l'homme en place un service important
Que d'éclairer ses yeux sur le bien qu'il peut faire.

LISIMON *regardant la galere.*

Sans doute la voilà cette triste galere !
(A d'Olban.)
Ne tardons plus, Monsieur ; menez-moi vers mon fils ;
Que j'aille...

D'OLBAN.

Il n'est pas tems.

LISIMON.

Ah ! vous m'avez promis...

D'OLBAN.

Je te promets encor ; mais fais ce que j'exige.
Tu le verras bientôt ; j'ai mes raisons, te dis-je.
(Au Comte.)
Nous allons de vos soins attendre le succès.
(Il sort & emmene Lisimon.)

SCENE II.

LE COMTE *ſeul.*

J'Eſpere qu'il ſera conforme à mes ſouhaits.
Il faut m'en aſſurer. A ſes douleurs en proie,
Cécile en ce moment eſt digne de pitié;
Mais ne haſardons point, par une fauſſe joie,
De lui rendre cruels les ſoins de l'amitié.
(*Il veut ſortir, & il eſt rencontré par Cécile qui entre avec Amélie.*)

SCENE III.

LE COMTE, CÉCILE, AMÉLIE.

CÉCILE *au Comte.*

MOnſieur, envoyez-moi ce malheureux ; qu'il vienne :
Je veux encor le voir.

LE COMTE.

Je vais vous obéir.

AMÉLIE.

O Dieu ! dans ſes douleurs daigne la ſecourir !

LE COMTE *vivement à Amélie.*

Madame, il le fera ; que l'eſpoir vous ſoutienne.

Je ne m'explique point. Adieu, consolez-la;
Peut-être que bientôt son malheur finira.

SCENE IV.

CÉCILE, AMÉLIE.

(Cécile plongée dans une profonde rêverie ne semble faire aucune attention à ce que dit le Comte; & Amélie au contraire en est transportée.)

AMÉLIE.

AH! Madame, écoutez ce fortuné présage.
Ce n'est pas sans sujet qu'il nous tient ce langage;
Non : ils ont découvert quelque chose d'heureux.
Une secrette joie éclatoit dans ses yeux.....
Vous ne m'écoutez point. Immobile & glacée,
Sous le poids des douleurs vous semblez affaissée!
Le Comte me l'a dit, vos malheurs vont finir.

CÉCILE *d'une voix foible & sans changer d'attitude.*

Oui, sans doute... au tombeau.

AMÉLIE.

Vous me faites frémir.

CÉCILE.

Je le sens, oui, je touche à la fin de ma vie.

AMÉLIE *lui prenant tendrement la main.*

Cruelle, songez-vous que c'est à votre amie;

A votre amie, à moi, que vous parlez ainsi ?
Vous ne m'aimez donc plus ?

CÉCILE.

O ma chere Amélie !
Pardonne au déſeſpoir : c'eſt lui qui parle ici.
Sous l'excès de mes maux il faut que je ſuccombe ;
La mort va les finir, je dois la ſouhaiter,
Et pourtant je me trouble à l'aſpect de ma tombe ;
Je ne puis ſans terreur ſonger à te quitter :
Car je n'ai que toi ſeule à regretter au monde.
Ah ! du-moins, en mourant, je ne te laiſſe pas
Dans un triſte abandon, ſans ſecours ici bas.
J'avois déja tantôt, en ma douleur profonde,
De d'Olban en ſecret aſſuré le deſtin ;
Mais depuis que je crois approcher de ma fin,
J'ai diſpoſé de tout, & de mon héritage
Je viens entre vous deux d'ordonner le partage.

(*Ici Amélie fond en larmes.*)

Tu pleures ; je ne puis te blâmer de pleurer,
Tu n'as pas tort : tu perds une bien bonne amie,

(*La preſſant tendrement contre ſon ſein*)

Et dont tu fus toujours bien tendrement chérie.
Tu ne l'oubliras pas, j'oſe m'en aſſurer.

AMÉLIE, *avec un tranſport de douleur.*

Vous déchirez mon cœur !

CÉCILE.

Ecoute une priere
Qui t'eſt de ma tendreſſe une preuve derniere.

Tiens

Tiens ma place, prends ſoin de cet infortuné;
Je te le recommande. Hélas! quoiqu'il ſoit né
(*Appercevant André.*)
Pour être..... Dieu! c'eſt lui! défaillante, éperdue,
Ah! je ſens que je vais expirer à ſa vue!

SCENE V.

CÉCILE, AMÉLIE, ANDRÉ.

(*Amélie pleure amérement; André s'avance à pas lents; Cécile baiſſe les yeux à ſon approche, & demeure quelque tems ſans parler.*)

CÉCILE *à André.*

NE penſe pas qu'ici, par un nouvel effort,
Je cherche à t'arracher le ſecret de ton ſort.
Je ſais trop que ſur toi je n'ai plus de puiſſance.
Garde, garde à jamais ton barbare ſilence;
Tu le veux, j'y conſens. Près du terme fatal,
Sur le bord du cercueil tout devient preſque égal.
Cependant je n'ai pu me refuſer encore
Pour la derniere fois... dirai-je le plaiſir
Ou l'horreur de te voir avant que de mourir?
Ah! tout me dit en vain qu'il faut que je t'abhorre;
Tu fis tous mes malheurs, tu m'arraches le jour,
Et tu ne peux, cruel, m'arracher mon amour!

Mon trépas rend enfin cet aveu pardonnable ;
Il l'expira du moins : innocent ou coupable,
(*A Amélie.*)
Je meurs en t'adorant. Puiſſé-je... Soutiens-moi.

AMÉLIE *la ſoutenant, & toute effrayée.*

Cécile !

CÉCILE *ſe laiſſant aller dans ſes bras.*

Je ſuccombe.

ANDRÉ *avec ſaiſiſſement.*

Ah ! qu'eſt-ce que je voi ?

AMÉLIE *à André.*

Ton ouvrage, barbare ! il faut bien qu'elle meure.
Regarde-la.

CÉCILE *à moitié évanouie dans les bras d'Amélie.*

Mon Dieu ! hâte ma derniere heure !
Abrege mes douleurs !

ANDRÉ *courant à Cécile, prenant avec tranſport une de ſes mains, & la collant à ſa bouche.*

Non, vivez pour m'aimer !
Ma Cécile, vivez ! vivez pour m'eſtimer !
J'en ſuis digne toujours. Voyez-moi . . .

CÉCILE *le regardant languiſſamment, ſans retirer la main qu'il preſſe toujours contre ſes levres.*

Que je vive ?
Ah ! tu ne le veux pas.

ANDRÉ.

O Ciel ! tu m'y réduis !

Je n'y résiste plus, &, quoi qu'il en arrive,
Il faut parler.

CÉCILE.

Ingrat! nous qui n'avions jadis
Que les mêmes plaisirs, & que les mêmes peines!

ANDRÉ.

Eh bien, vous l'emportez. C'en est fait, je me rends;
Vous allez tout savoir.

CÉCILE *cessant de s'appuyer sur Amélie, & semblant reprendre des forces à ces mots.*

Tu ranimes mes sens:
Mais ne me donne pas des espérances vaines.
Mon ami, tes secrets, ne le sais-tu pas bien?
En entrant dans mon cœur, ne sortent pas du tien.
Poursuis donc: que crains-tu! parle, je t'en conjure
Par tout ce qu'ont de saint l'amour & la nature;
Par ce feu, dont toujours je brûle malgré moi;
Par mes pleurs, qui jamais n'ont coulé que pour toi.

ANDRÉ.

Ils ne tariront pas. Non, femme infortunée;
A des larmes de sang vous êtes condamnée:
Vous pleurerez bien plus dès que j'aurai parlé,
Quand ce secret fatal vous sera révélé.
Quelle épreuve, grand Dieu! pour le cœur d'une amante!

Ah ! Cécile, tremblez ! ſongez bien que vos yeux
Vont me voir innocent,... peut-être vertueux,
Et condamné pourtant à l'horreur accablante
De vivre & de mourir en ces indignes lieux.
Vous m'en pourrez tirer en rompant le ſilence ;
Mais ſi vous l'oſez faire, à vos pieds à l'inſtant
Je punirai ſur moi ma coupable imprudence,
Et mon ſang....

CÉCILE.

Je frémis ; tout mon corps eſt tremblant ;
Acheve, ou je me meurs.

ANDRÉ.

Eh bien donc, c'eſt mon père
Qui juſqu'à ce moment m'a contraint à me taire ;
C'eſt lui, s'il vit encore....

SCENE VI. & derniere.

CÉCILE, AMÉLIE, ANDRÉ, LISIMON, D'OLBAN, LE COMTE.

LISIMON *s'élançant dans les bras de ſon fils.*

Oui, ton père eſt vivant,
Mon cher fils... mais il va mourir en t'embraſſant.

ANDRÉ.

Mon père !

CÉCILE.

Lisimon !

ANDRÉ.

O Ciel ! par quelle grace !...

CÉCILE *sautant au cou de Lisimon.*

Voyez votre Cécile.

LISIMON *l'embrassant.*

Et toi, ma fille aussi ?

CÉCILE *avec vivacité.*

Il est donc innocent ?

ANDRÉ.

Que mon cœur est saisi !

Ah ! mon père, est-ce vous, est-ce vous que j'embrasse ?

Je ne suis plus à plaindre. A présent votre fils

De ce qu'il a souffert reçoit un digne prix.

CÉCILE.

C'est lui ! c'est Lisimon ! ô rencontre imprévue !

(*Elle prend une des mains du vieillard, & la baise avec des transports de tendresse.*)

Jamais à ce bonheur me serois-je attendue ?

Mon respectable ami ! mon père !

LISIMON *entre André & Cécile, & leur rendant tour-à-tour leurs caresses.*

Mes enfans !

Je crois que je mourrai dans vos embrassemens.

Ah ! mon cœur oppressé ne bat plus qu'avec peine.

(*Il s'appuie sur André.*)

CÉCILE.

Grace au Ciel ! maintenant j'en ſuis enfin certaine ;
André n'eſt pas coupable. Oh ! non, il ne l'eſt pas,
Je n'en peux plus douter, puiſqu'il eſt dans vos bras.
C'eſt en vain que ſes fers...

LISIMON *avec enthouſiaſme.*

Reſpectez-les, ma fille.
L'or qui couvre le grand, & dont l'opulent brille,
Leur donne moins d'éclat, que ces fers glorieux
N'en répandent ici ſur ce fils généreux.
Ils ſont de ſa vertu le libre & cher partage,
L'honneur de la nature, & l'effort du courage.

ANDRÉ *d'un air effrayé.*

Ah ! de grace, arrêtez.

CÉCILE *à Liſimon.*

Quoi ſes fers ?...

LISIMON.

Sont les miens.
Il ſe chargea pour moi de ces honteux liens ;
Mais je viens les reprendre.

CÉCILE *levant les bras avec un tranſport de joie qui la met toute hors d'elle-même.*

Ah ! d'Olban ! Amélie !
(*Au Comte.*)
Monſieur ! entendez-vous ? Entends-tu, mon amie ?

ANDRÉ *à ſon père.*

Ne perdez point de tems, & fuyez de ces lieux ;

Fuyez, vous dis-je, allez, retournez vers ma
mère.

LISIMON.

Hélas ! elle n'eſt plus.

ANDRÉ.

Qu'entends-je, juſtes Cieux !

Ma mère ! . . .

CÉCILE *avec ſaiſiſſement.*

Elle eſt morte ! elle, à qui je fus ſi chère !

LISIMON *à ſon fils.*

Ce n'étoit, tu le ſais, que pour la ſecourir,
Qu'à te céder mes fers j'avois pu conſentir.
Mais dès qu'elle a fini ſa pénible carrière,
Privé du nom d'époux, je ne ſuis plus que père.
Quitte envers elle, il faut m'acquitter envers toi,
Et j'aurai ſatisfait à tout ce que je doi.

(Il ſe tourne vers le Comte & va ſe jetter à ſes pieds.)

C'eſt de vous que dépend la grace que j'eſpere,
Je l'implore à vos pieds.

ANDRÉ *ſe précipitant auſſi aux genoux du Comte.*

Ne le croyez pas, non.

LISIMON.

Monſieur, ayez pitié de mon affliction ;
Entendez les ſanglots d'un vieillard déplorable ;
Regardez ces cheveux blanchis dans les douleurs,
Ce front ridé, flétri ; voyez couler mes pleurs,
Et ne les voyez pas d'un œil impitoyable !
Ah ! rendez-moi mes fers !

ANDRÉ.

Monsieur, je vous l'ai dit,
C'est l'amour paternelle, hélas ! qui le conduit,
Qui le porte à venir, pour un enfant qu'il aime,
S'offrir à l'infortune, & s'accuser lui-même.
Mais ces fers sont à moi, le fardeau m'en est doux.
(*Se tournant vers son père, les mains jointes.*)
Et vous, de grace encor, mon père éloignez-vous.
Souffrez . . .

LISIMON *embrassant de nouveau les genoux du Comte.*
(*A André.*) (*Au Comte.*)

Jamais. Monsieur, que ma douleur vous touche !
La pure vérité vous parle par ma bouche.
Ah ! tant d'autres ici pleurent à vos genoux
Pour sortir d'esclavage, & voir finir leurs peines ;
Moi, j'embrasse vos pieds pour obtenir des chaînes.

CÉCILE *se renversant dans les bras d'Amélie.*
Mon cœur se brise.

D'OLBAN.

O Dieu ! vois ces nobles combats,
Baisse un moment ici tes regards sur la terre !
Ce spectacle en est digne.

LE COMTE *les relevant & les embrassant.*

O vrai fils d'un tel père,
Bon vieillard, mes amis, venez tous dans mes bras.
Ah ! que vos cœurs sont grands, sont au-dessus des nôtres !
Vous étiez à mes pieds, c'est à moi d'être aux vôtres.

Mais,

Mais, encore un moment, à nos yeux j'ai voulu
Vous laisser déployer toute votre vertu :
Elle honore la terre ; & votre délivrance
Doit de tant d'héroïsme être la récompense.
Aussi j'en viens pour vous d'obtenir la faveur,
Sûr qu'elle aura l'aveu d'un Roi dont la clémence
De la loi, quand il faut, tempere la rigueur.
Il prise la vertu, quelque part qu'elle brille ;
Et demandant au Ciel d'éclairer vos esprits,
Il vous traite en enfans égarés, mais chéris,
Qu'il se plaît à compter toujours dans sa famille.

LISIMON.

Ah ! pour l'aimer aussi nos cœurs vraiment françois
Bénissent son empire avec tous ses sujets.
Oui, si sur quelques points, où nous errons peut-être,
Une fausse raison nous sépara de vous,
Servir nôtre patrie, adorer notre maître,
Sont des sentimens saints qui nous rejoignent tous.

CÉCILE.

O jour ! jour fortuné ! Quel retour favorable !
L'aurions-nous pu prévoir ?

D'OLBAN *prenant André par la main, & le présentant à Cécile avec qui il l'unit.*

Cécile, c'est ma main
Qui vous doit présenter cet amant respectable :
Il est digne de vous, soyez unis enfin.

(*A André.*)

André, reçois de moi cette femme adorable.
Quoiqu'on ne puisse trop admirer tes vertus,
Le prix qui les couronne est peut-être au-dessus.

ANDRÉ *voulant se jetter aux pieds de d'Olban, qui l'en empêche.*

Moi, Monsieur, son époux ?

CÉCILE *se penchant sur le bras de d'Olban avec un transport de reconnoissance.*

Ah ! vous serez mon frère.
Soyez de la famille, & ne nous quittons plus.

(*A Lisimon.*)

Bénissez vos enfans !

LISIMON *bénissant André & Cécile.*

Puisse un hymen prospere
Vous faire aimer toujours le tendre nom d'époux !
Puissiez-vous, comme moi, dans des momens si doux,
Remercier le Ciel du bonheur d'être père !

Fin du cinquieme & dernier Acte.